



Chansons

par **Auguste DAUFRESNE**
de la **CHEVALERIE**

LIEUTENANT AU 2^e RÉGIMENT DE CHASSEURS À CHEVAL

Recueil de poésies / chansons
publié à Tournai en 1855 par Adolphe Delrée
et remis en page en 2010
sur le site «eglise-romane-tohogne.be»



Auguste Daufresne de la Chevalerie, soldat-poète (1818-1881)

Auguste Daufresne de la Chevalerie, troisième fils de Mathieu-Joseph Daufresne de la Chevalerie⁽¹⁾ et de Marie-Jacobine De Pouhon, est né à Walcourt le 4 février 1818.

Il est âgé de deux ans et ses frères Jean-Charles et Mathieu, respectivement de six et de quatre ans, lorsque la famille quitte Walcourt pour Couvin. Son enfance se passe dans un climat exemplaire, malgré de fréquents déménagements nécessités par les fonctions du père, brigadier de la maréchaussée.

Très tôt, il embrasse la carrière militaire. Il n'a que douze ans, lorsqu'en 1830, le 1^{er} décembre, il est engagé comme soldat au 1^{er} Régiment de Chasseurs à Cheval. Déjà, il est fier de son pays et le sert avec bonheur.

Dans l'entre-temps, notre premier souverain organise son armée, crée des dépôts et remonte la cavalerie. Auguste Daufresne, qui vient d'obtenir son brevet de sous-lieutenant, est désigné pour le 2^e Régiment de Chasseurs à Cheval. Les années passent, les promotions se succèdent.

Nature d'élite, esprit supérieur, amoureux du beau et des traditions séculaires, Auguste Daufresne peut bientôt exprimer ses talents d'écrivain.

En 1855, encouragé, guidé et conseillé par le poète montois Benoît Quinet, Auguste Daufresne sort son premier recueil de *Chansons* (reproduit ci-après) qu'il dédie à ses nombreux amis et aux membres de sa famille. Il y chante l'Ardenne, l'Ourthe et sa vallée, la patrie, la famille et l'honneur.

Alors qu'il est en garnison à Mons, il se marie avec Mademoiselle Adrienne-Isabelle-Joséphine Le Roy, de Bruxelles, le 23 juillet 1855. De cette union naît Augustine-Marie-Joséphine.

Fin 1856, Auguste Daufresne est reçu comme membre-correspondant de la Société Royale des Beaux-Arts et de la Littérature de la Ville de Gand.

Le 30 janvier 1857, M^{me} Daufresne donne le jour à un second enfant: Agathe-Louise-Marie-Roseline-Emilie. Malheureusement, le 16 février 1857, la mort emporte la jeune maman. Et le 26 février, le bébé expire. Auguste Daufresne est désolé. Ses sœurs ramenèrent Augustine à Durbuy auprès de sa grand-mère. Elle y passera son enfance, élevée et instruite par ses tantes qui l'adorent. Désarmé, le lieutenant Daufresne rentre à la garnison et noie son chagrin dans le service et dans le travail. Et il publie *Poésies et chansons nouvelles* en 1857.

Le 15 février 1859, devenu capitaine, il se remarie dans l'intimité avec Mademoiselle Marie Bouchel d'Audenarde. Le ménage s'installe à Bruges.

Dix années s'écoulent pendant lesquelles Auguste Daufresne, ayant retrouvé le bonheur et sa Muse, écrit des poèmes et des récits nouveaux (entre autres: *Légendes poétiques des saints*, une biographie du Duc de Montmorency; et plus tard, vers 1877, ses

fameux *Récits d'Ardenne: Aubinette ou l'Orpheline de Durbuy et Les deux conscrits* paru par épisodes).

En juillet 1870, s'ouvrent les hostilités franco-allemandes. Le roi Léopold II met l'armée sur pied de guerre et dirige ses régiments aux frontières menacées. Auguste Daufresne, promu depuis bientôt deux ans au grade de major, y commande un escadron du 2^e Régiment de Lanciers. L'orage passé, Daufresne rentre à Bruges.

Le major demande sa mise à la retraite et l'obtient le 28 mars 1873. En juin de la même année, le ménage s'inscrit à Audenarde et s'établit définitivement au n° 28 de la rue Haute. Daufresne assume alors les fonctions d'archiviste à la ville d'Audenarde.

Le destin frappe encore notre écrivain, grand fumeur. Il est atteint d'un cancer à la langue et doit subir une opération chirurgicale. Il est bientôt contraint d'abandonner ses archives. Après une deuxième intervention, aux premiers beaux jours, il vient une fois de plus prendre un peu de repos à Durbuy. Mais le mal empire et réclame une troisième opération. Daufresne souffre atrocement. L'année 1881 viendra mettre fin à son martyre. Le 28 mars, ce digne serviteur de Dieu et de la Patrie s'endort dans le Seigneur dans sa maison d'Audenarde.

(Texte extrait d'«*Ardenne et Famenne*», n° 1 et 2, 1964, de l'édition portant le même titre que ci-dessus et signée Joseph BERNARD).

(1) Jean-Charles Daufresne de la Chevalerie, père de Mathieu-Joseph Daufresne, épousa en 1^{re} noces Anne-Barbe Arnoldi, de Verviers, le 16 juin 1760, et en 2^{es} noces Marie-Joseph Nivarlet, de Durbuy, le 23 août 1784. Cette deuxième épouse lui donna trois enfants: Mathieu-Joseph et deux filles décédées très jeunes. Jean-Charles Daufresne mourut à Durbuy dans la maison Nivarlet où il s'était retiré le 8 mars 1793. Mathieu-Joseph, né à Verviers le 20 septembre 1785, épousa, le 2 juin 1813, Marie-Jacobine De Pouhon, née le 28 mai 1791. Enrôlé dans les armées françaises, Mathieu-Joseph participa aux Campagnes d'Italie. En 1809, à la bataille de Wagram, il se couvrit de gloire en reprenant à l'ennemi le drapeau de son régiment. Après Waterloo, il s'engagea dans la maréchaussée. Puis, il prit une retraite bien méritée. Pendant plusieurs années, la famille Daufresne-De Pouhon habita alors dans la maison des Récollectines à Durbuy. Cependant, il mourut dans sa petite maison située près du presbytère le 2 janvier 1848 et fut inhumé dans le vieux cimetière de la Ville où sa croix funéraire existe toujours (bien masquée par un monument contemporain). Sa veuve, dame très pieuse, vécut encore quelques années en compagnie de ses filles Clotilde, Elisa, Rosine et Lambertine. Elle s'éteignit le 11 février 1876 à l'âge de 85 ans. Quant aux fils Daufresne: Jean-Charles, Mathieu, Auguste, Xavier et Emile, ils pratiquèrent le noble métier des armes et devinrent de brillants officiers d'état-major à l'armée belge.

En couverture:

Gravure, représentant le Château de Durbuy, extraite du livre «*La Belgique monumentale, historique et pittoresque*», par A. Baron, volume 2, Bruxelles, 1844.

Le facteur du Régiment

AU DIGNE MARÉCHAL-DES-LOGIS JANSSENS,
Du 2^e Chasseurs, Chevalier de l'Ordre de Léopold

Air: *Je suis surnuméraire,
Ou: Ermite, bon ermite.*

On me choie, on m'accueille
Dans tout le régiment,
Car dans mon portefeuille
J'ai ses destins, vraiment.
Mort, naissance, héritage,
Amour, projets humains,
Tout... jusqu'au mariage,
Me passe par les mains.
Vite, ouvrez donc la porte
Au vieux et bon facteur,
Surtout lorsqu'il apporte
Des lettres de bonheur.

— De notre pauvre Ardenne
N'avez-vous rien reçu?...
Me dit Monsieur Daufresne,
Tout pâle à son insu.
— Voici, voici la lettre
D'une mère à son fils...
Le bonheur va paraître
Dans vos yeux attendris. —
Vite, ouvrez donc la porte
Au vieux et bon facteur,
Surtout lorsqu'il apporte
Des lettres de bonheur.

Quelle est cette missive
Avec un cachet vert
Dont le parfum m'arrive?...
Voyons... je suis expert...
Quoi! pour mon capitaine!
C'est vrai... prochainement
Il va traîner la chaîne
Dans le grand régiment.
Vite, ouvrez donc la porte
Au vieux et bon facteur,
Surtout lorsqu'il apporte
Des lettres de bonheur.

Je lis sur cette adresse:
« Dix francs à découvert... »
Pour toi, je le confesse,
Ah! je rougis, Robert.
Pour gagner cette somme
Que tu boiras ce soir,
Ton père, vieux brave homme,
A mangé du pain noir.
Fâche-toi... peu m'importe;
Je parle à ton honneur,
Je veux rouvrir la porte
La porte de ton cœur.

Mais pour qui cette lettre ?
Cachet noir!... ça fait mal.
Hélas! je vais remettre
Un message fatal!
Après tout, c'est la vie,
Et commun est le sort.
Tiens, soldat, pleure et prie.
Chez toi quelqu'un est mort.
Partons... j'ai l'âme forte,
Et cependant mon cœur
Se serre quand j'apporte
Des lettres de malheur.

Conscrits, moi, j'ai naguère
Servi Napoléon...
Dans ce temps-là, vos pères
S'acquirent du renom.
Je n'en veux point démoder...
Encore bien souvent

J'espère apporter l'ordre
De marcher en avant !
Ah! vite ouvrez la porte
Au brave et vieux facteur,
Si jamais il apporte
Ce message d'honneur.

La couronne de bleuets

Air: *J'ai vu partout dans mes voyages*

Dans le sentier où se balance
La forêt de nos grains dorés,
Je cueille parfois en silence
Les jolis bleuets azurés.
En les tressant je m'abandonne
A rêver au front innocent
Qui, fier de ma simple couronne,
L'accepterait en rougissant.

Voici la gracieuse Laure...
Elle a tout pour séduire un cœur;
Mais sur sa bouche on voit éclore
Un sourire parfois si moqueur.
Quoi! railler qui n'ambitionne
Qu'un amour vrai, constant et pur!
Laure n'aura pas ma couronne,
Elle a pourtant des yeux d'azur.

Lucy, sur vos cheveux d'ébène,
Que ce diadème irait bien!
Mais une fierté si hautaine
Se lit dans tout votre maintien.
Le dédain rend l'âme moins bonne,
Il effarouche les amours;
Je garderai donc ma couronne,
Gardez l'orgueil et vos atours.

Là-bas encore, autour d'Adèle
Les Grâces semblent voltiger;
Chacun n'est heureux qu'auprès d'elle,
Et sous ses lois veut se ranger.
Mais, bien qu'elle n'aime personne,
Elle a des sourires trompeurs...
Ah! vous n'aurez pas ma couronne,
Vous qui jouez avec les cœurs.

A qui le donner, je vous prie,
Ce diadème de nos champs?
Dieu! voici la blanche Marie...
Combien ses attraits sont touchants!
Elle est sincère autant que bonne,
Rien de plus pur que sa candeur;
Marie, oh! prenez ma couronne
Avec tout l'amour de mon cœur.

Saint Martin

Air: *du Cuirassier de Waterloo,*
par Pierre Dupont

Une grande épée à la taille,
Le panache qui flotte au vent,
Sur son beau cheval de bataille,
Saint Martin s'en allait révant.
C'était l'hiver; la triste neige
Tourbillonnait sur le coteau;
Et le guerrier que Dieu protège
S'enveloppait de son manteau...
« Mon Dieu » disait le capitaine,
Le cœur brûlant de charité,
« Que d'indigents sont dans la peine!...
« Pitié pour eux, Dieu de bonté! »

La Charité l'entend sans doute,
Car à l'angle d'un carrefour,
Un malheureux sur cette route
S'était lamenté tout le jour.

Couché sur la neige et la dure,
Sans vêtements et presque mort,
Son corps n'était qu'une blessure
Qu'envenimait le vent du Nord.
« Mon Dieu » etc.

Saint Martin interrompt sa course,
Il arrête son destrier...
Mais, las! il n'a rien dans la bourse
Pour qui vient de le supplier.
De ce souci l'âme occupée,
Il s'émeut... puis sourit bientôt,
Et, saisissant sa noble épée,
Le saint coupe en deux son manteau.
« Mon Dieu » etc.

« Frère, patience et courage!
« De mon manteau prends la moitié!
« Dieu veut qu'on s'aide et qu'on partage
« Pour avoir droit à sa pitié... » —
« Ah! » dit le pauvre avec des larmes,
« Soyez béni par le Seigneur!
« C'est dans le beau métier des armes
« Que l'on trouve les gens de cœur. » —
Mon Dieu, pensait le capitaine,
Le cœur brûlant de charité,
« Que d'indigents sont dans la peine!
« Pitié pour eux, Dieu de bonté! »

Retour à Durbuy

Air: *de la vallée*

Du sommet de la roche,
Frères, voyez Durbuy;
Notre mère est bien proche,
Quel bonheur aujourd'hui!
Hâtons le pas, notre mère est là-bas!
Hâtons le pas, elle nous tend les bras!

Oui, voilà bien l'église
Où pour nous chaque jour,
Sa prière est promise
Et faite avec amour!
Hâtons le pas! etc.

Rochers, sombre bruyère,
Que vous avez de prix!
Le pays d'une mère
Est si beau pour ses fils!
Hâtons le pas, etc.

Non rien, non rien n'égale
Sa tendresse à nos yeux...
Ni l'amitié loyale,
Ni l'amour radieux!
Hâtons le pas, etc.

Anxieuse, sans doute,
Elle attend et pâlit
A la porte elle écoute,
Tremblant au moindre bruit!
Hâtons le pas, etc.

Quand le devoir austère,
Eloigne l'un de nous,
Que de pleurs, pauvre mère,
Coulent de ses yeux doux!
Hâtons le pas! etc.

Cent ans dussions-nous vivre,
Aimons-là sans dédit,
Car sa vie est un livre
Où la vertu se lit.
Hâtons le pas, etc.

Après plus d'un orage
Elle savoure enfin,
Un bonheur sans nuage...
Mon Dieu qu'il soit sans fin!
Hâtons le pas, etc.

L'émotion me gagne,
Mon pas se ralentit...
Au pied de la montagne
Son séjour nous sourit!
Hâtons le pas, etc.

Le cheval de bataille

DÉDIÉ À MON AMI J.-B. VAN MONTFORT

Air: *du Cuirassier de Waterloo*

Mon hardi cheval de bataille
Est un bai clair à l'œil brillant;
C'est un coursier de haute taille,
Il est aussi doux que vaillant...
Doux comme l'agneau qui se joue
Dans les prés, loin du loup cruel; (*)
Fier comme un lion qui secoue
Sa crinière au souffle du ciel.
Mon bon cheval, oui, je t'admire!
Ami dévoué d'un soldat,
Ta noble ardeur semble me dire,
Je brillerais dans un combat.

Parfois, quand l'amitié m'oublie,
Je me console près de lui;
Car il me donnerait sa vie,
Si je la voulais aujourd'hui.
A ma voix il dresse l'oreille,
Il accourt me lécher la main,
Chez lui la bonté de la veille
Sera celle du lendemain.
Noble cheval, etc.

Quand nous parcourons la bruyère,
Soit au pas ou bien en chargeant,
Il faut voir sa démarche altière,
Ses fers plus polis que l'argent.
Quelle ivresse il porte en mon âme
Quand il galope à fond de train!
Chacun de nous alors s'enflamme
Et Mars nous chante son refrain.
Noble cheval, etc.

Une main craintive et jolie
A caressé son cou nerveux;
C'était celle de mon amie...
Jugez si nous fûmes heureux!
«Je te confie un ami tendre»
Lui disait-elle doucement;
«Sain et sauf tu dois me le rendre...»
Et lui, hennissait fièrement.
Noble cheval, etc.

Au bivouac, dans la nuit obscure,
A mes côtés il a dormi;
Pour me réchauffer sur la dure
Il m'a prêté son corps ami;
Et, quand la trompette d'alarmes
Ralliait chaque cavalier,
Moi, je m'élançais sur mes armes,
Et lui sur ses jarrets d'acier.
Noble cheval, etc.

Il hennit et frappe la terre
Au son du clairon, du tambour;
En flattant sa longue crinière,
Je rêve de gloire et d'amour.
Ah! si jamais tu nous appelles
A défendre ce beau pays,
Honneur, mon cheval a des ailes...
Honneur, commande, et j'obéis!

Mon bon cheval, oui je t'admire!
Ami dévoué d'un soldat,
Ta fière ardeur semble me dire
Je brillerais dans un combat.

(*) Cette image qui pourrait sembler un lieu commun est très naturelle dans la bouche de l'auteur dont la famille habite les Ardennes. (Note de l'éditeur.)

Les trois Grâces

Air: *Quand des ans la fleur printanière*

Au jour béni de sa naissance,
On vit les Grâces accourir;
Et de bonheur, et d'espérance
On les entendit discourir.

Ainsi s'exprima la cadette:
«Je commence par la doter
«D'une affabilité parfaite,
«De l'art de plaire et d'enchanter.»

La deuxième approuva l'augure
Et dit: «Je lui donne à mon tour
«Le goût charmant de la nature,
«Les doux pensers, le pur amour.»

Enfin, d'une voix plus sonore:
«Moi», reprit la troisième sœur,
«A ces dons je veux joindre encore
«Les nobles élans d'un grand cœur.»

Au jour béni de sa naissance,
On vit les Grâces accourir...
Et nul ne peut en sa présence
S'empêcher de s'en souvenir.

La semaine (*)

Air: *Tout le long, le long de la rivière*

«Gaîment commençons le lundi,
«Nous rirons jusqu'au samedi...»
Oui, mes amis, dès mon jeune âge,
J'ai pratiqué ce vieil adage;
Car vous savez que la gaîté
Fait les trois quarts de la santé.
Tenons donc bien le plaisir en haleine
Tout le long, le long, le long de la semaine
Tout le long, le long de la semaine.

Dans un noble et beau régiment
Je sers très agréablement.
Tout me plairait dans le service...
N'étaient la salle de police,
Puis l'amusante instruction,
Puis le cours d'équitation,
Qui, maintes fois, m'ont donné la migraine,
Tout le long, le long, le long de la semaine,
Tout le long, le long de la semaine.

Quand je vois un vieux créancier,
— Bon Dieu, quand serai-je rentier!
Monsieur, dis-je, veuillez me croire,
On payera votre mémoire...
— Oui, oui, me répond le sournois,
C'est le même air depuis six mois. —
Et, malgré tout, encore je le mène
Tout le long, le long, le long d'une semaine,
Tout le long, le long d'une semaine.

En ces lieux le sexe est charmant...
Je le répète à tout moment;
Mais pour peu qu'on soit inflammable,
Son influence est redoutable.
Voyez... Paul néglige Momus,
Il ne boit ni ne mange plus,
Puis il soupire à renverser un chêne,
Tout le long, le long, le long de la semaine,
Tout le long, le long de la semaine.

Je n'aime point le buveur d'eau
Ni le précieux damoiseau,
Ni les gens à double visage,
Ni le bigot, ni le faux sage;
Mais lorsque je suis un peu gris,
Avec de gais et francs amis,
Je bois, je ris, je chanterai sans peine,
Tout le long, le long, le long de la semaine,
Tout le long, le long de la semaine.

Qu'est-ce donc?... veuillez écouter...
Huit heures!... je dois vous quitter.
Diable! c'est un dur sacrifice,
Mais enfin je suis de service.
Un dernier verre... un tout petit...
Et puis je pars, je suis parti;
Et très gaîment je cours traîner ma chaîne,
Tout le long, le long, le long de la semaine,
Tout le long, le long de la semaine.

Malines, 1838.

(*) L'auteur n'était encore que sous-officier lorsqu'il composa cette chanson.

Le chant de la fileuse

DÉDIÉ À MA SŒUR ROSINE

Air: *du chant des ouvriers*, par Pierre Dupont

Au léger bruit de ce rouet,
Mon fuseau doucement s'agite...
Le vent gémit dans la forêt...
Au coin du feu pressons-nous vite.
Les fruits rouges des églantiers
Rayonnent sur la blanche neige
Qui dérobe jusqu'aux sentiers...
Voyageur que Dieu te protège!
En hiver, quand les aquilons
Semblent déchaînés sur la terre,
Ah! qu'on est bien près d'une mère!
Aimons, rêvons, filons,
A l'abri de son toit tutélaire.

Il faut voir les jolis yeux bleus
Des fleurs du doux lin que je file,
Quand le soleil darde ses feux
Sur la campagne si fertile!
L'abeille y vient chercher du miel,
Et l'alouette harmonieuse
Du beau champ de lin vole au ciel,
Pour charmer sa compagne heureuse!
En hiver, etc.

Ma mère raconte souvent,
Sa noble vie à la veillée,
Pendant qu'au dehors le grand vent
Mugit au fond de la vallée.
Quand elle chante de Noël
Le naïf et pieux cantique,
Je vois Jésus venir du ciel,
Des anges j'entends la musique...
En hiver, etc.

Mes frères, soldats pleins de cœur,
Servent noblement la patrie;
Mais ils savent comme l'honneur
Aimer notre mère chérie.
Des pleurs souvent voilent mes yeux...
Alors mon rouet fait silence;
Je rêve la gloire pour eux,
Puis je souris à l'espérance!
En hiver, etc.

Mon rouet cesse de marcher;
L'angélus tinte à la chapelle
Et derrière le vieux rocher
L'étoile du soir étincelle...

Seigneur miséricordieux,
Écoutez ma voix suppliante:
Aux pauvres morts ouvrez les cieus,
Ne prolongez pas leur attente!
En hiver, etc.

Filons... le travail plaît à Dieu,
Il donne à l'âme un saint courage;
Le pauvre tisserand du lieu
Par mes soins aura de l'ouvrage.
L'amour du travail et l'honneur
Font la fierté d'une famille;
Ils font encore son bonheur;
Chantons près du feu qui pétille:
En hiver, quand les aquilons
Semblent déchaînés sur la terre,
Ah! qu'on est bien près d'une mère!
Aimons, rêvons, filons,
A l'abri de son toit tutélaire.

Durbuy, 1849.

Le chasseur

DÉDIÉ AU MARÉCHAL-DES-LOGIS LEMARTIN
DU 2^e CHASSEURS

Air: *des deux Edmond*

Un jour, si nous avons la guerre,
Qui le premier à la frontière
Pourra déployer sa valeur?...
C'est un chasseur! (*bis*)
Qui jette le gant à la face
De l'ennemi qui le menace,
Et veut la victoire ou la mort?...
C'est un chasseur encor. (*bis*)

Qui donc promet à la plus belle
D'être son chevalier fidèle,
Et de l'aimer de tout son cœur?
C'est un chasseur!
Mais dès que la trompette sonne,
Qui dit: « adieu!... l'honneur l'ordonne »
Et suit la gloire aux ailes d'or?...
C'est un chasseur encor!

Qui, fuyant l'ennui du grand monde,
Aime les couplets à la ronde
Et les refrains chantés en chœur?...
C'est un chasseur!
Dans un repas, convive aimable,
Qui, faisant honneur à la table,
A la gaieté donne l'essor?...
C'est un chasseur encor!

A Kermpt (*) qui se montra si brave
Alors que le jaloux Batave
Vers nous arrivait en vainqueur?...
C'est un chasseur!
Qui saura mordre la poussière
Plutôt que de rendre à la guerre
Son drapeau, glorieux trésor?...
C'est un chasseur encor!

Qui charge à travers la mitraille,
Et, s'il tombe dans la bataille,
Regarde la mort sans frayeur?...
C'est un chasseur!
Pourtant la vie est chose bonne;
C'est un présent que Dieu nous donne;
Qui là-dessus tombe d'accord?...
C'est un chasseur encor!

Hourra!... qui toujours, l'âme fière,
Est prêt à finir sa carrière
Dans les combats, au champ d'honneur?...
C'est un chasseur!

Car pour son Roi, pour sa patrie,
Qui jura de donner sa vie
Avec bonheur, avec transport?
C'est un chasseur encor!

(*) Lors de l'invasion hollandaise de 1851, le 2^e chasseurs à cheval fit des prodiges d'héroïsme dans sa rencontre, à Kermpt, avec l'ennemi.

La fin de l'homme

DÉDIÉ À MON NOBLE AMI BENOÎT QUINET

Air: *Quand des ans la fleur printanière*

Il disparaît ainsi qu'une ombre...
Il naît, et disparaît soudain
Dans cette nuit profonde et sombre
Au mystérieux lendemain.

Il disparaît comme la flèche
Que dirige un bras vigoureux...
Dans le but elle a fait sa brèche,
Et tout reste silencieux.

Il disparaît comme un nuage
Dans les champs du ciel emporté,
Comme l'éclair dans un orage,
Comme une fleur dans sa beauté.

Il disparaît comme une paille
Que vient à dévorer le feu,
Comme un soldat dans la bataille,
Comme un beau jour au doux ciel bleu.

Il disparaît aussi rapide
Que la fumée au gré du vent,
Comme un ruisseau frais et limpide
Dans le grand fleuve ou le torrent.

Il disparaît comme la trace
Du vaisseau sillonnant les mers,
Comme un cri jeté dans l'espace,
Comme l'oiseau qui fend les airs.

Il disparaît dès son aurore...
C'est un mirage à l'horizon,
C'est un parfum qui s'évapore,
C'est un soupir, c'est un vain son.

Il disparaît comme la gloire,
Comme l'ardeur d'un fol amour,
Comme s'efface la mémoire
Des hôtes qu'on n'a vus qu'un jour.

Il disparaît... et sa poussière
Devient le jouet des autans;
Et son souvenir, ô misère!
Ne lui survit que peu d'instant.

Oui, l'existence n'est qu'un rêve!...
Mais pour qui suit la Vérité,
Plus tard, quel beau soleil se lève,
Quel beau jour que l'Eternité!

2 janvier 1854,
jour anniversaire de la mort de mon père.

La sœur de charité

DÉDIÉ À MA SŒUR CLOTILDE

Air: *Et quand tintera le beffroi,
Vous qui priez, priez pour moi.*

A l'hôpital, sombre demeure,
Un soldat mourant et blessé
Voyait venir sa dernière heure;
Son front déjà s'était glacé.
Mais, par bonheur, une sœur grise
A son chevet était assise;
Et l'ange providentiel
De la main lui montrait le Ciel.

La voix comme l'âme attendrie,
Le soldat disait à la sœur:
« Mon sang versé pour la patrie
« Va féconder le champ d'honneur...
« Mais, dans notre pauvre chaumière,
« Qui pourra consoler ma mère?... »
Et l'ange providentiel
De la main lui montrait le Ciel.

« Qui n'a pas dans son existence
« Voué son cœur au pur amour?...
« J'aimais la grâce et l'innocence,
« Et j'étais payé de retour.
« Hélas, hélas! mon cœur se brise...
« Qui protégera ma promesse?... »
Et l'ange providentiel
De la main lui montrait le Ciel.

« Mourir, ma sœur, c'est peu de chose;
« Je n'ai rien à me reprocher...
« Mais faudra-t-il que je repose
« Si loin de notre vieux clocher?
« Mourir!... hélas, pensée amère!
« Je ne verrai donc plus ma mère!... »
Et l'ange providentiel
De la main lui montrait le Ciel.

Et dans la main de la sœur grise
La Croix semblait étinceler,
La Croix qui nous immortalise
Et seule peut nous consoler.
Le soldat, de sa lèvre humide,
Baisa trois fois la sainte égide...
Puis, l'ange providentiel
Vit une âme monter au Ciel.

Durbuy, 3 juin 1850.

Les fils de la Belgique

A MON EXCELLENT AMI ALBÉRIC HENNEBERT

Musique de Panne - Air: *de la Colonne*

Sol protégé du ciel, de la nature,
Foyer des arts et de la loyauté,
Oui, tes enfants, le front haut, sans souillure,
Portent partout ton nom avec fierté. (*bis*)
Avant Septembre, un pouvoir tyrannique
Sur mon pays voulut s'appesantir...
Mais ils ont su l'anéantir,
Les dignes fils de la Belgique! (*bis*)

De nos aïeux la valeur est citée;
Ils ont été les plus forts des Gaulois;
Pendant dix ans, cette race indomptée
Du grand César balançait les exploits.
Hier encor, sous un règne homérique,
Napoléon proclamait leurs hauts faits...
Ils ont égalé les Français,
Les dignes fils de la Belgique!

Lassus, Rubens, Juste Lipse et Vésale,
Et Godefroid, l'immortel pèlerin,
D'autres encor de renommée égale
Ont de l'histoire ému le burin.
Tous ces grands noms ceints d'un rayon magique,
Causent l'orgueil de la postérité.
Que de fois le monde a cité
Ces dignes fils de la Belgique!

Sol généreux, Belgique, ô ma patrie,
Ton avenir est glorieux et beau;
La Foi, la Paix, les Arts et l'Industrie
Pour tes enfants font briller leur flambeau.
Mon Dieu! qu'ici ma voix soit prophétique!
Protège-nous, et que, dans tous les temps,
Ils soient pieux, libres, et grands,
Les dignes fils de la Belgique!

Tournai, 16 décembre 1852.

Les pieds marqués dans la neige

Air: *Des adieux de Marie Stuart*, par Béranger

Pieds mignons, marqués sur la neige,
Où portez-vous vos pas?
Vous avez le doux privilège
De me faire rêver tout bas.

Dans cette plaine solitaire,
C'est à peine si, le matin,
On peut voir l'empreinte légère
De ces petits pieds de lutin;
Les vents jaloux l'ont poursuivie
Dans ses capricieux détours,
Mais, guidé par la sympathie,
Je sais la retrouver toujours.
Pieds mignons, etc.

Ah! combien mon âme est émue!
Les pas vont vers le métayer
Dont la famille est secourue...
La paix sourit à son foyer.
On me dit que c'est le bon ange
Du hameau qui vient de venir;
Ma joie est aussi sans mélange,
Et je me prends à le bénir.
Pieds mignons, etc.

En mars, la neige tombe encore;
Mais déjà, dans nos environs,
La violette vient d'éclorre;
Elle parfume les buissons.
Près de l'un d'eux la fée amie
A fait arrêter quelques instants
Pour y cueillir, je le parie,
Les prémices du doux printemps.
Pieds mignons, etc.

Je suis alors sur la colline
Sa trace avec plus de bonheur;
Elle est venue, on le devine,
Pour revoir un site enchanteur.
Voici la fleurette embaumée
Qu'elle aura perdue en chemin....
Ah! combien mon âme est charmée!
Cette fleur a touché sa main!
Pieds mignons, etc.

Les pieds charmants vers la chapelle,
Se sont dirigés de ces lieux...
«En son âme est la foi si belle»,
Me dis-je en regardant les cieux.
Entrons... mais devant moi rayonne
Comme un fantôme éblouissant;
Je voudrais prier la madone...
Mon esprit, hélas! est absent.
Pieds mignons, etc.

Elle est charitable et pieuse,
Elle aime la nature aussi,
Ô femme toute gracieuse!...
Mais ma bien aimée est ainsi...
Ciel! au détour de la colline
N'est-ce pas elle que je vois?
Ô bonheur, oui, c'est Roseline,
Celle à qui j'ai donné ma foi.
Pieds mignons tracés dans la neige,
Mon cœur suit tous vos pas;
Vous avez le doux privilège
De me faire rêver tout bas.

Bruxelles, 19 mars 1847.

A l'espérance

Air: *J'adore la mélancolie*

Fille des cieux, que partout on encense,
Sœur de la Foi, sœur de la Charité,
Rayon de miel, fleur de suavité,
Souriez-nous, douce Espérance!

Quand du sillon l'alouette s'élance
Pour célébrer le printemps et l'amour,
Son chant parfois la dénonce au vautour...
Ramenez-la, douce Espérance!

Quand le malheur accablant l'innocence,
Lui met dans l'âme et le doute et le fiel,
Pour la calmer et lui montrer le ciel,
Souriez-lui, douce Espérance!

Quand le guerrier, au cœur plein de vaillance,
Pour son pays affrontant le trépas,
Craint de ne plus revoir sa mère, hélas!...
Souriez-lui, douce Espérance!

Quand le pasteur va prier en silence
Pour qu'aux moissons Dieu donne le beau [temps]
Lorsque le pauvre appelle le printemps...
Souriez-leur, douce Espérance!

Quand sur les mers la tempête s'avance,
Le matelot, prodigue de ses jours,
A la prière a cependant recours...
Souriez-lui, douce Espérance!

Quand l'angelus tinte dans le silence,
Ah! prions bien pour ceux qui ne sont plus!
Nos morts chéris sont-ils chez les élus?...
Souriez-nous, douce Espérance!

L'incrédule

Air: *Quand on ne peut faire autrement*

J'occupe une modeste place,
Parmi nos nombreux chansonniers;
Ils ont, je le sais, au Parnasse
Cueilli presque tous les lauriers.
Maint flatteur pourtant certifie
Que j'en moissonne à tour de bras,
Que de Clesse je suis les pas...
Je demande à la compagnie,
D'en penser comme Saint-Thomas.

Jeanne, l'enchanteresse aimable,
Epouse le vieillard Orgon
Par un dévouement admirable,
Par tendresse même, dit-on...
Mais qu'elle n'ait pas eu l'envie,
En se laissant prendre en ses lacs,
D'accaparer de beaux ducats...
Je demande à la compagnie,
D'en penser comme Saint Thomas.

Lise et Paul, couple jeune et riche,
Affectent de s'aimer beaucoup;
L'un dit sans cesse, «ma bibiche»,
Et l'autre répond, «mon loulou»...
Mais que, malgré cette manie,
Ils n'aient jamais certains débats
A rendre jaloux chiens et chats...
Je demande à la compagnie,
D'en penser comme Saint Thomas.

On dit que, dans notre Belgique,
Messieurs les partis ne font plus
De propagande politique
Dans l'intérêt de leurs élus;
Que, ne se portant plus envie,
Tous deux, fatigués de combats.
Ils vont enfin mettre armes bas...
Je demande à la compagnie
D'en penser comme Saint Thomas.

On dit qu'à son mandat fidèle
Aujourd'hui tout représentant
Remplit sa tâche avec un zèle
Qui n'a d'égal que son talent...
Soit... mais qu'à la table servie
Il se pose en Tantale, hélas!
Laissant aux autres tous les plats...
Je demande à la compagnie
D'en penser comme Saint Thomas.

Amis, autre objet de croyance...
Chacun de nous, on le prétend,
A la caisse de prévoyance
Court déposer tout son argent...
Avant que ça se vérifie
Les hivers seront sans frimas;
Or, il gèle... donc, en ce cas,
Je demande à la compagnie
D'en penser comme Saint Thomas.

Il gèle, viens-je de vous dire...
Ici l'on s'en aperçoit peu;
Mais que de pauvres, ô martyr,
Sont sans pain, peut-être, ou sans feu!
Amis, quoi! ma chanson finie,
Je ferais sans doux résultats,
Pour des frères en tels états
La ronde de la compagnie?...
Allons, voyons, dit Saint Thomas.

Les feux de la Saint-Martin

AIR: *De ma République*, par Béranger
Ou: *Mon amour était pour Marie*.

Les souvenirs de notre enfance
Nous font toujours battre le cœur;
La foi naïve et l'innocence
Y déposent tant de fraîcheur!
Souvent ce passé qui rayonne
Vient dissiper le noir chagrin...
Moi, j'aime à rêver en automne
Aux doux feux de la Saint-Martin.

Lorsque la brune était venue,
On allumait un grand foyer;
La flamme montait vers la nue,
Le vent la faisait tournoyer.
Et puis, quel plaisir d'être au monde!
Chaque enfant, gai comme un lutin,
Dansait et chantait à la ronde
Près des feux de la Saint-Martin.

Parfois, près de la bande heureuse,
Des amants venaient se parler;
Alors d'une voix amoureuse
Nous nous mettions à roucouler;
D'autres s'appliquaient en cadence
Des baisers moqueurs sur la main...
Dieu! que l'amour avait de chance
Près des feux de la Saint-Martin!

À l'aspect de notre allégresse
Le vieillard se croyait moins vieux;
Il se rappelait sa jeunesse,
Sa vigueur et ses premiers jeux;
Et, s'il nous racontait sa vie,
Souvent l'étoile du matin
Nous surprenait, l'âme ravie,
Près des feux de la Saint-Martin.

Hier, brûlait sur la colline
Ce foyer, toujours si joyeux,
Qu'entourait la ronde enfantine...
Des larmes mouillèrent mes yeux.
Et puis, sur de magiques grèves,
Au fond d'un horizon lointain,
Je vis passer tous mes beaux rêves
Près des feux de la Saint-Martin.

A ma pipe

Air: *Té touviens-tu, disait un Capitaine*

Vite rentrons... ma pipe sera prête;
Allumons-là, puis fumons à loisir.
Déjà ma chambre a pris un air de fête;
Près du foyer je vais me souvenir.
Toi qui rappelle à mon âme attendrie
Un père aimé, ravi par l'Éternel,
Exhale encore, ô ma pipe chérie,
Le souvenir du doux nom paternel.

Tu viens de lui... de lui, mon noble père!...
Ce vétéran, soldat de l'Empereur,
Dont le blason, trésor héréditaire,
Brilla toujours au soleil de l'honneur.
Pauvre mais fier, toujours gai, sans envie,
Tu le charmais sous notre si beau ciel...
Exhale encore, ô ma pipe chérie,
Le souvenir du doux nom paternel.

Que ta fumée est charmante et bleuâtre,
Que du tabac les parfums sont exquis,
Lorsqu'en hiver, assis au coin de l'âtre,
Je rêve amour, famille et doux pays!
Las! un soldat loin des siens, d'une amie,
Trouve parfois que son sort est cruel!...
Exhale encore, ô ma pipe chérie,
Le souvenir du doux nom paternel.

Parfois, je suis près d'un ami sincère...
Quel plaisir j'ai de t'allumer alors!
En t'arrosant d'un vieux flacon de bière,
Je sais goûter la gaieté sans efforts.
Couplet malin, joyeuse répartie,
Le bon tabac vous donne plus de sel...
Exhale encore, ô ma pipe chérie,
Le souvenir du doux nom paternel.

Lorsque je fume, ah! la Muse rebelle
Daigne souvent m'inspirer quelques sons...
Je te dois donc, ma compagne fidèle,
Mes doux refrains, mes naïves chansons;
Œuvres où l'art manque de théorie,
Mais où mon cœur peut s'épancher sans fiel...
Exhale encore, ô ma pipe chérie,
Le souvenir du doux nom paternel.

Qui dit fumeur dit rêveur, je le pense...
Je rêve donc que toujours mon pays,
Conservera sa fière indépendance,
Ses fortes lois, chefs-d'œuvre de Thémis.
Ah! mon vieux père adorait sa patrie;
Il m'a légué cet amour immortel...
Exhale encore, ô ma pipe chérie,
Le souvenir du doux nom paternel.

L'amazone des Ardennes

A MON AMI FRANÇOIS BOZIÈRE,
peintre à Tournai

Air: *à faire*

Auprès d'un gué de la Semoy,
Une amazone au doux visage
Arrêtait son beau palefroi
Pour contempler le paysage.

Tout était charmant en ces lieux;
Mais des trésors de la nature
Le plus doux, le plus merveilleux,
C'était cette beauté si pure.

Yeux veloutés, blancheur de lys,
Taille souple, cheveux d'ébène,
Fraîcheur de rose et pieds jolis,
Telle était la gentille Hélène.

Elle rêvait... or, à vingt ans,
Fille rêve bonheur, tendresse;
Son cœur aimait depuis longtemps
Un soldat brave et sans richesse.

Elle aperçoit près du rocher
Un nain boiteux et misérable
Qui tout près d'elle ose approcher
Et lui dit: « Soyez charitable!

« Ma famille pleure un absent,
« On m'attend sur l'autre rivage... »
Il gémissait... elle consent
A le prendre en croupe au passage.

Le gué franchi, ce méchant nain
Pique des deux, saisit les rênes,
Soutient la belle de la main
Et disparaît sous les vieux chênes.

Elle invoque le ciel tout bas,
Mais sa terreur devient profonde
Quand le nain dirige ses pas
Dans une grotte au bord de l'onde.

Grand Dieu, que devint-elle alors!
Le nain lui dit: « Gente amazone,
« Vois-tu briller tous ces trésors?...
« Ils sont à toi, je te les donne.

« Oui, cet or et ces diamants,
« Moi seul, j'en suis maître suprême.
« Je connais tes bons sentiments...
« Cours enrichir celui qui t'aime.

« Je voulais éprouver ton cœur;
« Il eût pitié de ma misère...
« Va, tu mérites le bonheur,
« Et tu l'obtiendras je l'espère.

« Je suis le Gnome, ami des bons;
« Avec ardeur je les protège...
« Mais aux méchants de ces vallons,
« Par contre je tends plus d'un piège. »

Elle accepta donc le trésor,
Mais pour les pauvres de l'Ardenne;
Et le soldat bénit son sort
Car il devint l'époux d'Hélène.

Tournai, 3 novembre 1854.

La muse ambitieuse

POUR L'ALBUM DE M^{lle} PAULINE STAPPAERTS

Air: *Bon ouvrier, voici l'aurore* (du maçon).

Muse, écoutez, ma bien-aimée...
Restons dans notre petit coin;
Pour atteindre à la renommée,
Que de talents on a besoin!
Près du foyer de la famille,
Puis aux lieux où l'amitié brille,
On m'aime, et mon sort est si doux!
Chantons tout bas... Sous la charmillle, } (bis)
Muse, de grâce, arrêtez-vous.

Dans les pays où l'on rencontre
Des monts s'élevant jusqu'aux cieux,
Dans ceux encore où Dieu nous montre
Mille dons vraiment merveilleux,
Quoi! vous errez... sans reconnaître
Que les lieux qui nous ont vus naître
Aux nobles cœurs sont les plus doux!
Mon humble toit vient d'apparaître...
Muse, de grâce, arrêtez-vous.

Des Français la gloire éclatante
Vous séduit encor... je le sais;
Ô Muse vraiment inconstante,
Vous rêvez à tous leurs succès!

Pensons plutôt à notre histoire;
N'avons-nous pas plus d'une gloire
Dont les grands peuples sont jaloux?...
Sur ce beau petit territoire,
Muse, de grâce, arrêtez-vous.

En donnant l'essor à vos ailes,
Vous voulez lire les secrets
Des cieux, des sphères éternelles...
De Dieu respectons les décrets.
Humble chrétien, moi, je l'adore
Dans une fleur qui vient d'éclorre,
Dans l'étoile aux rayons si doux;
On est heureux quand on ignore...
Muse, de grâce, arrêtez-vous.

Walcourt, 7 novembre 1849.

L'alouette et les moineaux

A MADAME ALBÉRIC HENNEBERT

Air: *de la Ronde de la ferme et du château,*
Ou: *de l'aveugle de Bagnolet.*

Dans un beau pré, ceint d'aubépine,
Une alouette, au point du jour,
Chantait sous la voute divine
L'hymne au printemps, l'hymne à l'amour;
En s'élevant vive et légère,
Elle semblait dire à la terre:
« Tout mon bonheur est dans les cieux;
« Oui, voyez, je suis dans ma sphère...
« Tout mon bonheur est dans les cieux,
« Disons mes chants harmonieux. »

Près de là, des moineaux frivoles
Babillaient au sein des buissons
Et disaient d'amères paroles
À l'alouette, à ses chansons.
— Toujours on la voit solitaire;
Son dédain est chose bien claire... —
Mais l'alouette au haut des cieux
Répétait: « Je suis dans ma sphère;
« Tout mon bonheur est dans les cieux,
« Disons mes chants harmonieux. »

— Croit-elle donc, la mal-apprise,
Que l'on envie ici ses chants?
Autant en emporte la brise
Dans la forêt et dans les champs.
Ce buisson ne lui suffit guère.
Il lui faut la nature entière... —
Mais l'alouette au haut des cieux
Répétait: « Je suis dans ma sphère,
« Tout mon bonheur est dans les cieux,
« Disons mes chants harmonieux. »

Ainsi, bien souvent le poète
S'isole du monde et du bruit,
Et, comme la vive alouette,
Son âme vers le ciel s'enfuit...
Alors la raillerie amère
Insulte au chanter solitaire;
Mais le poète insoucieux
Lui répond: « Je suis dans ma sphère;
« Tout mon bonheur est dans les cieux,
« Disons mes chants harmonieux. »

Les vertus de Monsieur Chose

AIR: *de la Bastringue*

Bon Dieu, que je suis satisfait,
Quand Monsieur Chose
Est en cause!
Bon Dieu, que je suis satisfait...
Vraiment, c'est un homme parfait.

Jamais, dit-on, dans sa chaumière
Il ne va revoir son vieux père,
Car ce n'est qu'un pauvre berger...
Il craindrait de le déranger.
Bon Dieu, etc.

Le triste aspect de l'indigence
Sur son cœur a tant d'influence
Qu'en hiver, chez lui, tous les jours,
Monsieur s'enferme à doubles tours!
Bon Dieu, etc.

Est-il chez un grand personnage...
« Amen » voilà tout son langage;
Oui, voulût-on lui faire voir
Que le blanc est d'un très beau noir.
Bon Dieu, etc.

Avec la dernière obligeance,
Il prêterait son assistance;
N'avez pourtant besoin de rien...
Refuser lui coûterait bien!
Bon Dieu, etc.

Qu'un homme lui conte sa peine
Qu'a frappé l'envie ou la haine,
Il lui prouve par A plus B,
Que par sa faute il est tombé.
Bon Dieu, etc.

Parfois il vous fera la grâce
De vous promettre quelque place...
Ne soyez pas surpris, demain,
D'y voir son frère ou son cousin.
Bon Dieu, etc.

Il fut jadis un peu faussaire,
Avec Thémis eut mainte affaire;
L'argent depuis a lavé tout...
Et c'est Monsieur Chose partout!

Bon Dieu, que je suis satisfait,
Quand Monsieur Chose
Est en cause!
Bon Dieu, que je suis satisfait...
Vraiment, c'est un homme parfait.

Le mauvais riche

Air: de la romance de Joseph

« L'hiver est bien long cette année...
« Tu gémiss de froid et de faim »
Disait une enfant consternée,
Pressant sa mère sur son sein.
« Mais espérons; laisse-moi faire,
« Nous obtiendrons quelques secours,
« Mon Dieu, soyez-nous tutélaire!... »
La neige, hélas! tombait, tombait toujours!

Voilà l'enfant qui s'achemine
En tremblant vers le vieux manoir...
D'un bal la musique argentine
Se mêlait au vent froid du soir.
« La charité!.. c'est pour ma mère!.. »
Le triste écho des alentours
Répondait seul à sa prière...
La neige, hélas! tombait, tombait toujours!

« Ma mère a faim; comme une proie
« Le désespoir va la saisir!
« Pitié, pitié, dans votre joie...
« Un bienfait double le plaisir.
« Un peu de pain... notre souffrance
« N'a plus que vous seuls pour recours;
« Dans vos mains est notre existence!... »
La neige, hélas! tombait, tombait toujours!

Enfin l'on ouvre la fenêtre;
Son cœur se livre au doux espoir...
Mais on entend la voix du maître:
« Chassez les pauvres du manoir! ».
L'enfant tomba dans le délire,
Et les heureux restèrent sourds
Aux cris de la pauvre martyre!...
La neige, hélas! tombait, tombait toujours!

On la chassa sans une obole.
Malheur!... à quelques pas plus loin,
Sans prononcer une parole,
Elle succomba de besoin.
Pendant ce temps, sa pauvre mère,
En vain attendait du secours;
Qui peindra sa douleur amère?...
La neige, hélas! tombait, tombait toujours!

Le lendemain, devant sa porte,
Le châtelain, pale, interdit,
Trouva la mendiante morte....
Alors sa raison se perdit.
Et Dieu depuis, dans sa colère,
Lui fait répéter tous les jours:
« Pitié!..non, non!.. c'est pour sa mère!.. »
La neige, hélas! tombait, tombait toujours!

L'Ardenne et Ferdinand Nicolai

Air: à faire

Le printemps que le pauvre acclame
Succède à l'hiver rigoureux;
Ses beaux rayons consolent l'âme
Du vieillard et du malheureux.
Semblable à lui, sur nos bruyères,
Nicolai vient de venir;
Il console bien des misères,
Le pauvre espère en l'avenir.
Aussi nombreux que les feuilles des chênes,
Les bienfaits de Nicolai,
Sont répandus dans nos Ardennes...
Que le Seigneur soit avec lui!

L'aïeul le cite pour exemple,
A son foyer calme et serein;
Le bon pasteur au sein du temple
Apprend son nom à l'orphelin;
L'écho du rocher séculaire,
Avec l'Ourthe au rapide flot,
Tout redit ce nom tutélaire:
Nicolai de Stavelot!...
Aussi nombreux, etc.

Si dans la carrière des armes
S'illustrent parfois les guerriers,
Leur gloire coûte tant de larmes,
On voit du sang sur leurs lauriers;
Mais ceux qui, par la bienfaisance,
Cherchent à se rendre immortels,
Sont grands comme la Providence,
Le monde leur doit des autels!
Aussi nombreux, etc.

Des montagnards de la Belgique
Jamais le cœur ne fut ingrat;
Car la fleur de l'honneur antique
Brille en eux de tout son éclat.
Oh! oui, paix, bonheur et louanges
A l'ami de l'humanité!
En lui se sont cachés les anges
Sous les traits de la Charité.
Aussi nombreux que les feuilles des chênes,
Sont répandus dans nos Ardennes...
Que le Seigneur soit avec lui!

Durbuy, 15 août 1852.

A cheval!

DÉDIÉ AU CHEVALIER A. VANDERMAEREN,
Capitaine au 1^{er} Lanciers

Air: *Ainsi jadis un grand prophète,*
Ou: *Ce magistrat irréprochable.*

A cheval! oui, mon âme est fière,
Chaque fois, ô brave coursier,
Que je puis saisir ta crinière
Et chausser après l'étrier.
De ta course ardente et rapide
Parfois les vents semblent jaloux;
L'élan généreux est ton guide...
Ami, volons au rendez-vous!

A cheval! et prouvons encore
L'éclatante réalité,
De l'apologue du Centaure
Que les anciens ont inventé.
Je cède au beau feu qui t'enflamme,
A mes ordres tu te résous,
Dans ton instinct passe mon âme...
Ami, volons au rendez-vous!

A cheval! dans la forêt sombre,
Le printemps refléurit encor,
La violette éclot dans l'ombre,
L'oiseau modère son essor.
Au bois tout est paix et silence;
Y rêver est toujours si doux!
J'y passerais mon existence...
Ami, volons au rendez-vous!

A cheval! savourons l'ivresse
Et les pensers tumultueux
Que l'on trouve dans la vitesse
De ton galop impétueux!
Vois... la poésie et sa grâce
Semblent surgir autour de nous;
Oui, tout nous sourit dans l'espace...
Ami, volons au rendez-vous!

A cheval! l'Amitié m'invite,
L'Amitié, ce rare trésor;
Ami, partons, oh! partons vite,
Renaissiez, Pollux et Castor!
S'aimer, mon Dieu, quelle merveille,
Et combien le prouver est doux!
L'amitié m'attend sous la treille...
Ami, volons au rendez-vous!

A cheval! dans l'impatience,
Rose m'attend... c'est mon amour.
Il faut abrégier la distance,
Cela fuit si vite un beau jour!
Oui, le bonheur est éphémère,
Le temps rapide en est jaloux...
Rose m'attend près de sa mère,
Ami, volons au rendez-vous!

A cheval! la trompette sonne...
C'est pour escorter l'étendard;
Déjà mon cœur d'orgueil frissonne;
Après, je soupire à l'écart.
Ah! quand donc aux champs de la gloire,
Français, irai-je comme vous?
Ô rêve à jamais illusoire!
Là, pour nous point de rendez-vous!

Mai, 1857.

Le chant du peuplier

Air: de Roland.

Que chantes-tu, beau peuplier,
Lorsque la nuit vient à descendre?
Le vent du soir, à ton clavier,
Module un air toujours si tendre.

Je chante pour les beaux sillons
Que la forêt des blés nous voile;
Je chante pour les doux rayons
De la première et chaste étoile.
Je chante encore à nos Sylvains
L'appel des vives Mélusines;
Vois-les danser à mes refrains,
Sur le sommet de ces collines...
Que chantes-tu, etc.

Je chante pour calmer le cœur
De l'homme qui se désespère;
Et je lui prouve avec douceur
Que la nature est bonne mère.
Tu vins au milieu de ces champs,
Le front couvert d'un voile sombre;
Tu pars, oubliant les méchants,
Et sur ton front il n'est plus d'ombre.
Que chantes-tu, etc.

Que la brise ne souffle pas,
Que le frais zéphir se repose,
Je puis te dire encor bien bas,
Quelque douce et riante chose.
Ma feuille tremble à tous moments
Comme ceux que l'espoir agite,
Et je bénis les cœurs aimants
Dont la tendresse est sans limite.
Que chantes-tu, etc.

Parfois, je semble tressaillir...
C'est que des âmes émigrées
Près de moi viennent recueillir
Leurs souvenirs adorés.
Alors je chante avec amour
Pour ces absentes que l'on pleure...
Pourquoi pleurer en ce séjour?
Un si beau ciel est leur demeure!
Que chantes-tu, etc.

Je chante au crépuscule d'or
L'arbitre saint de la nature;
Oui, je le chante quand tout dort,
Moi, sa plus humble créature.
La nuit, ces beaux lieux, sont déserts
L'ombre y règne avec le silence...
C'est l'heure de mes doux concerts,
Je bénis Dieu dans votre absence.
Chante toujours, beau peuplier...
La nuit rêveuse va descendre;
Puisse la brise à ton clavier
Moduler son chant le plus tendre!

N.-D. del Cherra, près Durbuy, 28 mai 1852.

Fais ce que dois, advienne que pourra

On parle de l'honneur en parlant de mon
père. BENOÎT QUINET

AU BRAVE COLONEL EDOUARD BERTEN

Air: *Tu souviens-tu ? disait un capitaine*

Mon père un jour me tenait ce langage,
Dans son jardin étagé sur nos monts...
Je t'écoutais, comme on écoute un sage
Qui de la vie enseigne les leçons.
— Oui, si tu veux que Dieu te favorise,
Suis mes conseils... chacun profitera.
Ô mon enfant, adopte ma devise:
Fais ce que dois, advienne que pourra.

Sache garder intacte, franche et pure,
Cette fierté, trésor d'un noble cœur;
Des grands jamais ne sois la créature,
Mais sois toujours un appui du malheur.
A ton foyer la pénible indigence
Un jour, mon fils, peut-être s'assiera...
Ah! malgré tout, conserve l'espérance...
Fais ce que dois, advienne que pourra.

Pour un soldat, la seule politique
C'est de chérir son drapeau, son pays;
Sois toujours fier de servir la Belgique,
La Liberté plane sur tous ses fils!
Si l'étranger menaçait ta patrie,
Suis ce qu'alors l'honneur commandera,
Et meurs plutôt qu'elle ne soit flétrie!...
Fais ce que dois, advienne que pourra.

L'honneur, mon fils, qu'il devienne ton guide,
Soit que le sort te favorise ou non;
L'homme de cœur n'a que lui pour égide;
Honneur vaut plus que richesse et renom.
L'honneur, mon fils, c'est la plus belle plume
Qu'à ton chapeau ma main attachera.
Sache rester fidèle à ma coutume...
Fais ce que dois, advienne que pourra.

Adore Dieu, dans sa bonté suprême,
Dans son amour et dans sa majesté...
Le chêne altier, la fleurette elle-même,
Semblent parler de la Divinité.
Non, sans la foi, point de bonheur sur terre,
Point d'avenir qui nous consolera.
Sers bien ton Dieu... puis, ainsi que ton père,
Fais ce que dois, advienne que pourra. —

Ainsi parlait, ce soldat de l'Empire,
Au sein des champs par ses mains cultivés;
Et, dans mon cœur où je le voyais lire,
C'est pour toujours que ces mots sont gravés!
Sa noble voix maintenant est glacée;
Le jour s'éloigne où mon père expira;
Mais sa devise est là dans ma pensée...
Fais ce que dois, advienne que pourra.

Celles, 1^{er} novembre 1854.

Le regard de ma sœur

Musique du Monsieur DE BRAUWER,
d'Ostende.

Ô doux regard de femme,
Où sourit tant de cœur,
Doux regard de ma sœur,
Viens éclairer mon âme!

Il est sincère, il est profond,
Et tout empreint de rêverie;
Que de pensers on voit au fond
De ce miroir de poésie!
Mieux que la bouche il saura
Vous dire: « Je hais » ou bien « j'aime »
Et vous lirez tout un poème,
Quand pour ma mère il brillera.
Ô doux regard, etc.

A l'extrême douceur, souvent,
Ce regard noblement allié
Tout le feu du saint dévouement,
Et la plus tendre sympathie.
Ma sœur est un frère roseau,
Une fleur douce et délicate;
Mais quelle force d'âme éclate,
Dans son regard timide et beau!
Ô doux regard, etc.

Parmi les fleurs il a trouvé,
— Ô fleurs, vous faites tous ses charmes — (*)
Ce délicieux velouté
Où la rosée a mis ses larmes.
Bonne Elisa, doux cœur aimant!
Que de fois j'ai vu sa paupière,
S'humecter, ô mon noble père,
A l'aspect de ton monument!
Ô doux regard, etc.

Un peintre ne saura jamais,
Retracer la vive étincelle,
De ces grands yeux couleur de jais
Où rayonne une âme si belle.
Puisse le bonheur et l'espoir
Y resplendir longtemps encore,
Comme on voit une pure aurore
Promettre et tenir un beau soir!

Ô doux regard de femme,
Où sourit tant de cœur,
Doux regard de ma sœur,
Viens éclairer mon âme!

Tirlemont, 19 novembre 1853.

(*) La sœur de notre poète a, comme lui, un remarquable talent qu'elle ne doit qu'à elle-même; elle peint admirablement les fleurs. (Note de l'éditeur.)

La vedette

Air: *de la Ronde et de la ferme du château,*
Ou: *de l'aveugle de Bagnolet*, par Béranger.

A l'avant-garde, une vedette
Observait l'ennemi de loin;
Attentive, sombre, et muette,
Elle veillait avec grand soin.
Mais quand le soir vint à descendre,
Un beau rêve fut la surprendre...
— Sentinelle, prends garde à toi,
L'ennemi peut tout entreprendre;
Sentinelle, prends garde à toi,
Tes compagnons sont loin, crois-moi!

Mais le soldat, tout jeune encore,
De ses songes était épris:
— Demain, disait-il, à l'aurore,
Je combattrai pour mon pays!
Au champ d'honneur, comme mon père,
Je vais illustrer ma bannière!
— Sentinelle, prends garde à toi,
L'ennemi veille à la frontière...
Sentinelle, prends garde à toi,
Tes compagnons sont loin, crois-moi!

— Demain, qui sait?, dans la bataille,
Je vais gagner la croix d'honneur!
Mon colonel, ah! j'en tressaille,
Viendra l'attacher sur mon cœur!
Je lis déjà dans ta pensée
Ton bonheur, ô ma fiancée!...
— Sentinelle, prends garde à toi,
Dans les bois une ombre est passée...
Sentinelle, prends garde à toi,
Tes compagnons sont loin, crois-moi!

Mais tout-à-coup, dans le silence,
Un coup de mousquet retentit...
Le soldat tombe, et l'espérance
Sur son front encor resplendit.
Avant de clore la paupière,
Il dit pourtant, ô peine amère!...
— Sentinelle, prends garde à toi!...
Je ne reverrai plus ma mère!...
Tout s'efface... ô pénible émoi!...
Seigneur, ayez pitié de moi!

Le médecin de l'amitié

AU DOCTEUR JOUNIAUX

Air: *de la pipe de tabac*

Allons, préparez-vous, ma Muse,
A célébrer un bon docteur
Qui possède la joie infuse,
Et vous ferait croire au bonheur.
Etre à cheval sur l'Espérance,
Prendre le chagrin en pitié,
Mes bons amis, c'est l'ordonnance
Du médecin de l'amitié.

Oui, de l'amitié militaire
C'est le digne représentant;
Il sait la fêter à plein verre
Et l'ennoblir par son talent.
On n'est pas tous dans l'opulence...
Mais qui donc ne l'a pas payé
Avec de la reconnaissance,
Le médecin de l'amitié?

Voyez-le aborder un malade...
Son air est joyeux et dispos;
Il lui chante quelque roulade,
Ou lui débite un gai propos.
Rendre à ces gens la confiance,
C'est les rétablir à moitié.
Aussi, comme il suit l'ordonnance,
Le médecin de l'amitié!

Reprendre du poil de la bête
Après un orageux festin,
Voilà l'infaillible recette
Qu'il nous donne de grand matin.
Au mal, ainsi, sans violence,
Il est bientôt remédié.
Retenons donc bien l'ordonnance
Du médecin de l'amitié.

Quand la besogne nous chagrine,
Plus d'un, prompt à l'invention,
Plus d'un de nous, on l'imagine,
A quelque indisposition.
« Non, non, peste de l'indolence! »
S'est-il bien souvent écrié;
« A cheval! » voilà l'ordonnance
Du médecin de l'amitié.

Fuir les esprits atrabilaires,
Fêter le vin et le féro,
Donner au diable les faux frères,
Sur les pédants crier: « haro! »
Puis espérer meilleure chance,
Du sort fût-on disgracié...
Mes bons amis, c'est l'ordonnance
Du médecin de l'amitié.

De l'Escaut aux bords de la Meuse,
Chacun connaît ce bon vivant
Et sa morale si fameuse:
« S'aimer bien et vieillir gaîment. »
Or, voulons-nous voir la souffrance
Chez nous ne mettre plus le pié?
Mes amis, suivons l'ordonnance
Du médecin de l'amitié.

Les sarcleuses

« Sarcleuses, au milieu des champs,
Où l'alouette nous devance,
Mêlons nos voix à ses doux chants
Afin que le travail avance.
Pour ses petits craignant la faim,
L'oiseau dès l'aurore s'agite...
Le pain qu'on gagne de sa main
Est bon au cœur et nous profite!

« Tous ces blés vont devoir plus tard
De beaux épis à la sarcleuse;
Dieu nous en réserve une part...
La part de Noémi l'heureuse!
Non, que rien n'échappe à nos yeux...
Chardons et parasites herbes,
Tout, jusqu'au bleuet gracieux,
La nielle et les pavots superbes.

« Le pasteur, dimanche matin,
Disait une chose bien vraie:
« Pour qu'un champ donne de bon grain
« Il faut n'y point laisser d'ivraie... »

Pour nos cœurs il parlait ainsi...
Mais, partout où l'ivraie abonde,
Il faut l'arracher sans merci...
Et la moisson sera féconde.

« Hélas! dans les grandes cités,
Les jeunes filles des fabriques,
En des lieux souvent infectés,
Jalousent nos travaux rustiques.
Nous vivons sous les vastes cieus,
Nous aspirons l'air des campagnes,
Et nous chantons des chants joyeux...
Ah! plaignons nos pauvres compagnes!

« L'angélus sonne et l'astre d'or
Va bientôt finir sa carrière...
Ouvrons à Dieu notre âme encor,
Ensemble faisons la prière.
Nos mains que durcit le labeur
Pieusement se sont croisées...
Ah! la prière met au cœur
La paix et les bonnes pensées!... »

Depuis que, ramenant le jour,
L'aube apparut sur les montagnes,
Que de chants ont dits tour à tour
Les pauvres filles des campagnes!
Mais, avec les derniers rayons,
A fui l'heure laborieuse...
On n'entend plus dans les sillons
Le chant naïf de la sarcleuse.

Mont-Saint-Aubert, 28 mai 1850.

La mort de l'Arabe

A MON AMI JULES VAN IMSCHOT,
peintre des batailles

Qui va pleurer sur mon tombeau?...
Ah! ce n'est point Fathma la fière.
Au temps passé, sur ce coteau,
J'étais la vigne, elle l'ormeau;
Fathma gît sous la froide pierre.

Qui va pleurer sur mon tombeau,
Aux lieux qu'illustra mon courage?...
Le ciel est si profond, si beau!...
Mais j'y vois planer un corbeau
Souriant au champ du carnage.

Qui va pleurer sur mon tombeau?...
Ah! s'il pouvait renaître encore,
Ce noble ami, ce cœur jumeau,
Dont le sang rougit le ruisseau,
Mon œil en paix pourrait se clore.

Qui va pleurer sur mon tombeau?...
Ah! ce ne sera point ma mère!
Pauvre orphelin, sur mon berceau
La fatalité mit son sceau!
Enfant sans nom, maudis ton père!

Qui va pleurer sur mon tombeau?...
C'est ma belle et vaillante épée!
Elle a conquis ce vieux drapeau;
De la pointe jusqu'au pommeau
De pleurs de sang elle est trempée.

Qui va pleurer sur mon tombeau?...
C'est mon brave cheval de guerre;
Il me flaire de son naseau,
Et dans son œil si doux, si beau,
Je vois poindre une larme amère!

Qui va pleurer sur mon tombeau?...
Un chrétien m'a dit, l'âme émue,
Que dans la tombe un jour nouveau
Nous sert de guide et de flambeau...
Que son Dieu dessille ma vue!

Mons, 2 novembre 1854.

La voix du cœur

A MADAME ANTOINE CLESSE

Air: *Dans les gardes françaises*

Eh bien oui, je l'avoue,
Je fuis ce monde vain
Où l'égoïsme joue
Son rôle avec dédain;
Où l'on peut se complaire
A mentir sans pudeur...
Pour l'âme douce et fière
Il faut la voix du cœur.

L'adorable nature
Fait entendre des chants
Que l'âme aimante et pure
Recueille dans les champs.
Heureux qui peut nous dire
Leur charme et leur douceur!
Mais, pour bien les traduire,
Il faut la voix du cœur.

Voyez cette coquette
Si vaine en ses atours...
Que votre esprit s'apprête
A l'encenser toujours;
Mais près de l'innocence,
Image du bonheur,
Ah! la seule éloquence,
C'est bien la voix du cœur.

Près d'un ami sincère,
Eprouvé bien des fois,
Et qu'on fête à plein verre,
Si franche est cette voix!
Et, quand le feu pétille
Sous un toit protecteur,
Comme on aime en famille
La douce voix du cœur!

Voyez... cet homme jette
Au pauvre un peu d'argent;
Mais sa bouche est muette
Et son air outrageant.
Non; une seule aumône
Peut sourire au Seigneur...
C'est celle que l'on donne
Avec la voix du cœur.

Pour qu'au mot de patrie
On tressaille en ce jour,
Pour que l'âme sourie
À l'espoir, à l'amour,
Pour que l'on s'intéresse
Au pauvre, à sa douleur...
Il faut la voix de Clesse,
La noble voix du cœur!

Je n'aimerai que toi

Air: *D'Aristippe*,
Ou: *D'Yelva*.

J'avais seize ans. Ô crédule jeunesse!...
La blonde Adèle aux regards enchanteurs
Avait reçu l'aveu de ma tendresse;
Puis s'était fait l'échange de nos cœurs.
Il me semblait l'aimer à faire envie;
Et, l'assurant d'une éternelle foi,
Je lui disais: « Sois à moi pour la vie!
« Je n'aimerai, je n'aimerai que toi. »

Des rêves d'or me traversaient la tête
Quand je voyais son sourire charmant;
C'était alors une divine fête...
Ah! que ses yeux parlaient éloquemment!
Je me taisais, désireux de l'entendre;
Avec bonheur je subissais sa loi,
Car, elle aussi, disait de sa voix tendre:
« Je n'aimerai, je n'aimerai que toi. »

« Tout est constant dans l'aimable nature, «
Et pour toi seul, doux ami, je vivrai... »
Je répondais : « Si je deviens parjure,
« Sous le remords, moi, je succomberai!... »
De notre amour nous ne voyions pas rire...
Le monde entier n'était plus qu'elle et moi,
Et les échos ne cessaient de redire :
« Je n'aimerai, je n'aimerai que toi. »

C'était trop doux, trop beau... car la fortune
Vint fasciner son regard ébloui...
La vie alors me devint importune;
Tout mon bonheur semblait évanoui;
L'illusion, reine du premier âge,
Abandonna mon cœur avec effroi!
Un autre, hélas! disait à la volage :
« Je n'aimerai, je n'aimerai que toi! »
Westwezel, juin 1836.

La mésange

A MADEMOISELLE ELISA HANNIER, À PARIS

Air:

Il est dans nos montagnes
De fidèles oiseaux,
Qui, près de leurs compagnes,
Endurent bien des maux.
Quand la neige insipide
A recouvert nos champs,
La mésange timide
Nous redit ces doux chants :
« N'imitons pas l'hirondelle
« Qui fuit devant les mauvais jours;
« Je veux vous rester fidèle,
« Berceau chéri de mes amours.

« Quand l'aquilon contraire
« Mugit sur le rocher,
« Tout près de la chaumière
« Nous osons approcher.
« Une beauté charmante
» Nous jette quelques grains,
« Et sa bonté touchante
« Lui vaut nos doux refrains :
« N'imitons, etc.

« Dans la forêt profonde,
« Dans les roseaux chanteurs,
« Nous cherchons, loin du monde,
« De paisibles bonheurs.
« Un oiseau dans sa cage
« Est nourri, puis fêté;
« Mais c'est dans l'esclavage...
« Chantons en liberté.
« N'imitons, etc.

« Dieu donne la pâture
« Aux petits des oiseaux,
« Et sous peu la nature
« Va sourire aux hameaux;
« Déjà les chèvre-feuilles
« Ont montré leurs bourgeons;
« Oui, bientôt sous les feuilles
« Plus gais nous chanterons :
« N'imitons pas l'hirondelle
« Qui fuit devant les mauvais jours;
« Je veux vous rester fidèle,
« Berceau chéri de mes amours. »

Le myosotis

Air:

Charmante fleur au doux emblème,
Grâce des amours innocents,
Ah! désormais qu'un autre t'aime...
Tu redoubles mes maux cuisants.

C'est en vain que ton pur calice
Reflète l'azur des beaux cieux;
Tu ne me fus jamais propice,
De toi je détourne les yeux.
Ma douce espérance s'envole,
Tous mes beaux rêves sont partis.
Quel sarcasme que ton symbole!
Oui, tu mens, bleu myosotis.

L'onde qui baigne ta racine,
Le zéphyr ami de tes fleurs,
Le papillon qui les lutine
Sont moins légers et moins trompeurs
Que l'amour vain de la parjure
Qui m'avait soumis à sa loi!
J'aurais douté de la nature
Avant de douter de sa foi.
Ma douce espérance, etc.

Bientôt ta fleur sera flétrie,
Comme s'est fané son amour...
Pourtant, ici, dans la prairie,
Vous me souriez tour à tour.
Il me souvient que l'infidèle
En te cueillant disait tout bas :
— Ami, que sa devise est belle!...
Non, je ne vous oublierai pas. —
Ma douce espérance, etc.

Arrière tes promesses vaines!...
Je croyais son cœur aussi pur
Que le cristal de nos fontaines,
Que ton calice aux yeux d'azur.
Ta grâce naïve et touchante
Au printemps pourra refléurir...
Mais pour moi que tout désenchante,
Je maudis jusqu'au souvenir.
Ma douce espérance s'envole,
Tous mes beaux rêves sont partis.
Quel sarcasme que ton symbole!
Oui, tu mens, bleu myosotis.

Juin 1853.

Les feux follets

Air: *J'ai vu partout dans mes voyages*

En été, quand la nuit est sombre,
On voit briller dans le lointain
Une lueur qui perce l'ombre
Et s'évanouit au matin.
Le feu follet danse et scintille
Sur le gazon, près du tombeau,
Et fait trembler la jeune fille
Qui le contemple du hameau.

Ah! c'est surtout au cimetière,
Qu'un feu follet donne frayeur;
On croit voir dans cette lumière
Une âme errer avec douleur.
Le remords peut-être alimente
La flamme qui brûle en ces lieux...
Le pâtre, saisi d'épouvante,
S'enfuit en détournant les yeux.

Parfois, dit-on, cette étincelle
Qui luit devant le voyageur,
Pour l'attirer se fait plus belle...
Il avance avec plus d'ardeur.
Imprudent! prends garde et redoute
Ce feu trompeur rempli d'appas;
Il va t'éloigner de la route
Et tendre un piège sous tes pas.

Je fus bercé dans mon enfance
Avec ces récits merveilleux;
En avançant dans l'existence,
Je reste superstitieux.

Mais moi, devant ce feu magique,
Si bleu, si pur et si léger,
J'éprouve un attrait fantastique,
Je ne crois jamais au danger.

C'est peut-être un fragment d'étoile,
Un doux regard de séraphin
Qui, lorsque la terre se voile,
Vient éclairer notre chemin.
Et, près du cimetière agreste,
Je me dis que ce doux flambeau
Est un rayon de foi céleste
Qui veille sur quelque tombeau.

La nuit

A MA BIEN-AIMÉE

Air: *Muse des bois et des accords champêtres*

Ô douce nuit, que j'aime ton silence,
Ton ciel profond, et tes étoiles d'or!
De Dieu je sens la grandeur, la puissance;
Vers lui mon âme a repris son essor.
Oui, pour toujours l'espérance divine
A dans mon cœur rallumé tous ses feux...
Que de bienfaits je te dois, Roseline!
Grâce à l'amour, je crois, je suis heureux!

Lorsque jadis, égaré dans ma route,
Je contempais ce beau ciel étoilé,
« Il est désert » m'insinuai le doute,
Et tristement j'écoutais désolé.
Mais, depuis lors, une fée enfantine
En souriant a dessillé mes yeux...
Que de bienfaits je te dois, Roseline!
Grâce à l'amour, je crois, je suis heureux!

La voyez-vous rayonner dans l'espace,
La blanche étoile, objet de mes amours?...
Son pur éclat dans mon esprit efface
Le souvenir des longs et mauvais jours.
Tout en rêvant, je tressaille et m'incline
Devant cet astre habitant des doux cieux...
Que de bienfaits je te dois, Roseline!
Grâce à l'amour, je crois, je suis heureux!

Entendez-vous la brise qui murmure,
D'un Dieu de paix apportant le parfum?...
Tout va sourire encore à la nature,
Un saint espoir consolera chacun.
Alors l'hymen que le ciel nous destine
Viendra combler le plus doux de nos vœux!
Que de bienfaits je te dois, Roseline!
Grâce à l'amour, je crois, je suis heureux!

Ypres, 4 avril 1848.

La ferme

A MON DIGNÉ AMI THÉODORE OLIVIER (*)
Médecin et littérateur à Tournai

Air: *Muse des bois et des accords champêtres*

Combien de fois, errant dans la campagne,
Je suis venu contempler en passant,
La ferme assise au pied de la montagne,
Et dont reluit le toit éblouissant.
Dans un enclos entouré d'aubépine,
Est le verger plein d'ombre et de fraîcheur;
Ici, l'air pur dilate la poitrine...
Salut séjour de paix et de labeur!

Point d'instruments, d'insipides sonates;
Mais en Avril, quand le pré reverdit,
Là, maint oiseau, de retour aux pénates,
Nous dit ses chants en construisant son nid.
Puis, il faut voir cette ferme en Automne
Lorsque la vigne étale sa splendeur;
La pourpre et l'or lui font une couronne...
Salut séjour de paix et de labeur!

Parfois, là-bas, auprès de la fenêtre,
File ou bien coud la femme du fermier;
Qu'un malheureux soudain vienne à paraître,
Il bénira l'asile hospitalier.
Venir en aide à la triste indigence,
C'est mériter les bontés du Seigneur;
A ce foyer sourit la Providence...
Salut séjour de paix et de labeur!

Le jour de fête a lui... la grande salle
Ouvre sa porte aux parents, aux amis...
Sans fausse honte on rit, on se régale;
Point de hâbleurs, de fades Adonis.
Le bon aïeul censure ou bien approuve
Des jeunes gens les doux projets du cœur;
Franche gaité, c'est là que l'on vous trouve...
Salut séjour de paix et de labeur!

En franchissant le seuil du lieu champêtre,
On voit la croix du sublime martyr,
Qu'un mort hélas! aura laissé peut-être
Humide encor de son dernier soupir!
Le buis bénit ceint la tête immortelle
Et dans un verre on a mis une fleur...
Ah! la foi vraie est si noble et si belle!...
Salut séjour de paix et de labeur!

Oh! oui, la foi, le travail, la constance,
Font les beaux jours et la prospérité...
J'étais heureux en voyant l'abondance
Régner aux lieux où j'étais arrêté.
Je suis soldat, je chéris ma carrière,
Mais je disais, voyant le laboureur:
Honneur à qui sait féconder la terre!
Salut séjour de paix et de labeur!

(*) M. Olivier est auteur de plusieurs ouvrages remarquables ayant trait à l'instruction et à la littérature.

Le prêtre et le soldat

Air: *Tè souviens-tu, disait un capitaine*

LE SOLDAT
Salut à vous, vieux pasteur du village!
Je vous revois, et je retrouve ici
Tous les parfums de la foi du jeune âge...

LE PRÊTRE
Honneur à toi qui te souviens ainsi!
Prêtre ou soldat, qu'on lutte ou bien qu'on prie,
Il faut aimer, servir avec bonheur.
Chérissons Dieu, l'honneur et la patrie,
C'est le devoir de tout homme de cœur!

Ensemble:
Chérissons Dieu, l'honneur et la patrie,
C'est le devoir de tout homme de cœur!

LE SOLDAT
Pendant que vous, consolant vos ouailles,
Vous deveniez l'ange de ce hameau...

LE PRÊTRE
Tu t'élançais au milieu des batailles
Pour soutenir la gloire du drapeau.

LE SOLDAT
Vous, quand venait l'affreuse épidémie,
Vous affrontiez le trépas sans frayeur!

Ensemble:
Chérissons Dieu, l'honneur et la patrie,
C'est le devoir de tout homme de cœur!

LE SOLDAT
La charité, vertu pleine de charmes,
Vous fait voler vers tous les malheureux...

LE PRÊTRE
Mais le vaincu qui te rendit les armes
Fut consolé de son sort rigoureux;
Puis l'indigent dans ton âme attendrie
Jamais en vain n'épancha sa douleur.

Ensemble:
Chérissons Dieu, l'honneur et la patrie,
C'est le devoir de tout homme de cœur.

LE PRÊTRE
Que l'ennemi surgisse à la frontière,
Que des fauteurs veuillent troubler l'Etat,
Tu vas encor illustrer ta bannière...

LE SOLDAT
Mais, vous aussi, vous livrez maint combat.
L'antique foi, la vertu qu'on décrie,
Ont aujourd'hui besoin d'un défenseur!

Ensemble:
Chérissons Dieu, l'honneur et la patrie,
C'est le devoir de tout homme de cœur!

LE PRÊTRE
Avec orgueil, comme toi je regarde
Ce saint drapeau, bouclier de nos droits!

LE SOLDAT
Mais nous avons aussi pour sauvegarde,
Mon cher pasteur, l'étendard de la croix!
De mille assauts l'ont étreint la furie,
Nul n'a vaincu le signe rédempteur!

Ensemble:
Chérissons Dieu, l'honneur et la patrie,
C'est le devoir de tout homme de cœur!

LE PRÊTRE
Le dévouement, mon fils, daigne m'en croire,
Est la vertu la plus rare à présent;
Pratiquons-la... c'est un titre de gloire
Bien beau, bien pur aux yeux du Tout-Puissant.
Prêtre ou soldat, l'humanité nous crie:
«Restez unis, le droit sera vainqueur!»

Ensemble:
Chérissons Dieu, l'honneur et la patrie,
C'est le devoir de tout homme de cœur!

Le nenni de la fauvette

Musique de M. De Brauwert, d'Ostende

Demandez à la fauvette
Dans la saison de l'amour,
Lorsque, pour lui faire fête,
Le printemps est de retour;
Demandez-lui de se taire
Dans les buissons, près du nid...
Aimante, vive et légère,
Elle répondra: «Nenni!»

Dites-lui: «Dans son envie
«Le cruel et laid coucou
«Veut troubler ta belle vie
«Il médite un méchant coup.
«Ta voix amoureuse et tendre
«A des échos par ici...
«Il faut te taire où te rendre...
Elle répondra: «Nenni!»

Dites-lui que Philomèle
Sait éclipser tous les chants;
Que nulle voix ne se mêle
À ses concerts dans les champs;
Dites-lui: «La renommée
«Laisse tes sons dans l'oubli;
«Ne dis rien sous la ramée...»
Elle répondra: «Nenni!»

Elle dira: «La nature
«Me créa libre ici bas;
«Le ciel, l'amour, la foi pure,
«Plus que la gloire ont d'appas.
«Que le vautour dans l'espace
«Me guette au fond du doux nid...
«Dieu lui cachera ma trace;
«Mais ne plus chanter... Nenni!»

Couplets

AU BON CURÉ DE BERNISSART (*)

Air: *des Trembleurs,*
Ou: *Un jour le bon frère Etienne.*

Un jour le bon La Fontaine,
Dans le céleste domaine,
Relisait tout d'une haleine
Un *Armonaque de Mons...*
«Ma foi, dit-il à Saint Pierre,
«Je vais descendre sur terre
«Pour connaître le confrère
«Qui m'explique aux gais Wallons.»

Il descend sur la Grand'Place;
Un flamand près de lui passe...
Il lui demande avec grâce
Où le bon curé logeait;
Le flamand, d'un air tout triste,
Répond au grand fabuliste:
«Och! *Meennheer ik ferstonn' niesle.*» (**)
Et le laisse stupéfait!

Mais, plus loin, Jean La Fontaine,
L'air soucieux, l'âme en peine,
Rencontre le grand Daufresne
Devisant avec Quinet.
Ceux-ci lui font politesse,
Et puis chacun d'eux s'empresse
De le conduire chez Clesse
Qui rimait un heau couplet.

Dieu! quelle heureuse entrevue!
Clesse, d'une voix émue,
Leur annonce la venue
Du fabuliste patois;
Et, quand il vint, quelle fête!...
Nous vîmes le grand poète
Faire à son humble interprète
Un accueil des plus courtois.

«Oui, dit-il, d'un air affable,
«Votre talent adorable
«Fait mieux admirer ma fable,
«Mon cher Monsieur Letellier.
«Touchez la main qu'on vous donne,
«Je ne m'en cache à personne,
«Mon immortelle couronne
«Vous doit un nouveau laurier.»

Le curé toujours modeste:
«Je parle un Wallon agreste...»
Mais la réponse fut preste:
«C'est le père du français.
«Nous n'avons pas l'âme fière,
«Nous aimons notre vieux père,
«Puis, grâce à vous, il prospère
«Et balance nos succès.»

«Bravo!...» que Clesse s'écrie,
«Letellier, ton doux génie
«Fait honneur à la patrie...
«Maintenant, allons dîner.»
Puis, ayant fait connaissance
Et bu de bon vin de France,
La Fontaine au ciel, je pense,
Eut du mal de retourner.

Mons, 10 novembre 1854.

(*) On sait que le spirituel curé de Bernissart a traduit en patois de Mons, et d'une manière charmante, plusieurs des chefs-d'œuvre de La Fontaine.

(**) Monsieur, je ne comprends pas.

L'honneur de nos pères

A MON DIGNE AMI DUHAMEL

Air: de *Marianne*

Heureux celui dont la famille
A des traditions d'honneur!
Sur ses jours ce souvenir brille
Comme l'étoile du bonheur.
Sa bonne mère,
Heureuse et fière,
Fit naître en lui plus d'un beau sentiment;
Pour sa jeunesse
Quelle caresse!
A la vertu qu'il se forme aisément!
Et si par des destins sévères,
Un jour Dieu vient à l'éprouver,
Ce qui pourra le relever,
C'est l'honneur de ses pères.

Que l'ambitieux qu'on méprise
A tout prix veuille la grandeur;
Que le courtisan éternise
La race des gens sans pudeur;
Qu'un autre pense
Que l'opulence
Peut tenir lieu de vertu, de talent;
Ou qu'un bélétre
Paré d'un titre,
Croie être tout... de par son nom ronflant;
Dédaignons ces sottises misères,
Sachons que, pour l'homme de bien,
Le vrai trésor, le grand soutien,
C'est l'honneur de ses pères.

Aimer est chose délectable,
C'est le doux rêve des beaux jours;
Un cœur aimant n'est point coupable,
Dieu permet les nobles amours.
Céleste flamme!
Ouvrons notre âme
A ce bonheur qui rayonne au printemps;
Amants fidèles,
N'ayons plus d'ailes,
Le trouble naît chez les cœurs inconstants;
Mais surtout, au nom de nos mères,
Sachons respecter la beauté
A qui rien, hélas, n'est resté
Que l'honneur de ses pères.

Soldat, combien ton cœur doit battre
Quand tu songes que nos aïeux,
Jusqu'à la mort sachant combattre
Souvent furent victorieux!
Partout l'histoire
Redit leur gloire,
Nous tressaillons au bruit de leurs exploits,
Et leur courage,
Saint héritage,
Nous est transmis pour soutenir nos droits.
Si l'on menaçait nos frontières,
Ah! que ton destin serait beau...
Car tu te ferais un drapeau
De l'honneur de nos pères!

Mes amis, si notre Belgique
Se crée un renom merveilleux
Par ses lois, par son art magique,
Par son travail industriel;
Liberté fière,
Si ta bannière
Flotte au-dessus des Wallons, des Flamands;
Si la Foi sainte
N'est pas éteinte...
Rendons en grâce à nos bons vieux parents.
En suivant leurs leçons prospères,
Oui le bonheur nous sourira;
Et chacun de nous le devra
A l'honneur de ses pères.

Dans la vallée

A M. VICTOR DU MORTIER,
Capitaine d'Artillerie

Voix mélodieuse,
Chantez encor, chantez toujours...
Voix de la nature heureuse,
Chantez-nous l'hymne des beaux jours!

LA MARGUERITE

C'est moi, venez... Avec la violette
Dieu me chargea d'annoncer le printemps.
Voyez briller ma blanche collerette;
C'est moi qui suis l'oracle des amants.
Vous avez lu ma légende enfantine...
Essayons donc: beaucoup... peu... pas du tout...
Pourquoi trembler, naïve Roseline?
Moi je vous dis qu'il vous aime beaucoup.
Voix mélodieuse,
Chantez encor, chantez toujours...
Voix de la nature heureuse,
Chantez-nous l'hymne des beaux jours!

L'ALOUETTE

Dans le sillon est mon nid plein de vie;
Je bénis Dieu sous les épis dorés,
Puis je m'élançai et je le glorifiai
Avec des chants par l'amour inspirés.
Vous que je vois là-bas, dans la vallée,
Prêter l'oreille à mes accents vainqueurs,
Comprenez bien cette musique ailée,
Et vers le ciel faites monter vos cœurs.
Voix mélodieuse,
Chantez encor, chantez toujours...
Voix de la nature heureuse,
Chantez-nous l'hymne des beaux jours!

L'HERBE

Dieu me donna mes tapis de verdure.
Brises, jouez au milieu de ces prés,
Prenez, oiseaux, votre voix la plus pure,
Echos d'amour, doucement murmurez!
Et vous, amants, venus sur ce rivage,
Sous l'œil de Dieu vous pouvez vous aimer;
Un amour pur est un ciel sans nuage...
Parfums des fleurs, venez les embaumer.
Voix mélodieuse,
Chantez encor, chantez toujours...
Voix de la nature heureuse,
Chantez-nous l'hymne des beaux jours!

LE SOLEIL

Enfants, je suis le principe et la vie,
L'œil du Seigneur, l'orgueil de l'univers,
Le bien de tous, l'astre qui vivifie
Les vastes cieux et la terre et les mers.
J'ai des rayons pour l'insecte éphémère
Comme pour l'homme, ombre de l'infini...
Ah! louez Dieu sur ce beau coin de terre,
Le bonheur règne où son nom est béni.
Voix mélodieuse,
Chantez encor, chantez toujours...
Voix de la nature heureuse,
Chantez-nous l'hymne des beaux jours!

LE CHÈVREFEUILLE

J'ai des parfums qui font envie aux roses;
Les gais buissons en sont tout embaumés,
Et puis, ma fleur dit de si douces choses!...
C'est un message aux êtres bien-aimés.

LE MYOSOTIS

Aux tendres cœurs, moi, je parle de même...
Me voyez-vous, là, presque sous vos pas?
C'est du bon Dieu que parle mon emblème...
En vous aimant, oh! ne l'oubliez pas.
Voix mélodieuse,
Chantez encor, chantez toujours...
Voix de la nature heureuse,
Chantez-nous l'hymne des beaux jours!

LA BRISE

Je suis la brise... Autour de Roseline
J'ai répandu les doux parfums des airs...

LE VENT

Je suis le vent qui vient de la colline...
Dieu le sait bien, mes bruits sont des concerts.

LE RUISSEAU

Et moi, ruisseau dont vous foulez la rive,
Je suis un nain près du fleuve géant;
Mais, comme lui, dans l'Océan j'arrive...
Il n'est pas plus que moi dans l'Océan.
Voix mélodieuse,
Chantez encor, chantez toujours...
Voix de la nature heureuse,
Chantez-nous l'hymne des beaux jours!

LA NATURE

Enfants, c'est moi qui suis la bonne mère;
Je donne à tous, fleurs, fruits, parfums, chansons.
Bénissez Dieu sur ce beau coin de terre...
Son nom remplit les vastes horizons.
Gloire au Seigneur!... je suis sa Providence;
Il est le Verbe... et moi, l'humble instrument;
Dans l'univers je sème l'abondance...
Gloire au Seigneur, gloire éternellement!
Voix mélodieuse,
Chantez encor, chantez toujours...
Voix de la nature heureuse,
Chantez-nous l'hymne des beaux jours!

Couplets à Benoît Quinet

Air: *D'Yelva*

Il est donc vrai!... noble ami que vous êtes,
Vous accueillez un simple chansonnier,
Et je prends rang au milieu de poètes
Fameux déjà sur le sol Hennuyer.
Quoi! votre main d'un si beau diadème
Ceindrait mon front pour quelque heureux
[couplet!]
On est enclin à flatter ceux qu'on aime...
Je n'ose pas vous croire, cher Quinet.

Aux simples chants de ma muse craintive
Vous promettez un succès gracieux;
Mais l'amitié, partagée et si vive,
Pourrait fort bien nous abuser tous deux.
Et, cependant, l'aimable sympathie
Sur ces doux bords me sourit en effet...
Bien que mon âme en soit tout attendrie,
Je n'ose pas vous croire, cher Quinet.

Comme on déniche un doux nid de fauvette
Où gazouillaient l'espérance et l'amour,
Vous surprenez dans quelque chansonnette
De frais pensers, de beaux vers tour à tour.
De l'humble oiseau quand vous soutenez l'aile,
Oui, son accent est sonore et plus net;
Mais il n'a pas la voix de Philomèle,
Je n'ose pas vous croire, cher Quinet.

Ami, pourtant, ici je le confesse,
En modulant mes souvenirs pieux,
La poésie et son aimable ivresse
Venaient parfois rayonner à mes yeux;
Et je pleurais, en pensant à mon père,
« Son nom, disais-je, en aura le reflet... »
Bien que ce soit tout mon espoir sur terre,
Je n'ose pas vous croire, cher Quinet.

Oui, je chantais l'amour et la famille,
Et les pipeaux se mêlant au clairon,
Comme l'oiseau redit sous la charmille
Bien loin du bruit sa modeste chanson.
A votre voix, un nombreux auditoire
Vient m'écouter... puis, quelqu'un me promet
Pour mes vieux ans un doux rayon de gloire...
Je n'ose pas vous croire, cher Quinet.

Mons, novembre 1854.

L'étrange aventure

A MON LOYAL AMI ADOLPHE DELMÉE

Air: *La bonne aventure, ô gué.*

Chapelet, bourdon en main,
Et, dit-on, très sage,
Un novice pèlerin
Allait en voyage;
Mais le tentateur, hélas!
Accompagnait tous ses pas...
L'étrange aventure,
Ô gué!
L'étrange aventure!

Il rencontre en un sentier
Gentille fillette;
Frais jupon, blanc tablier,
C'était sa toilette.
Or il crut voir le bonheur,
Et le feu prit à son cœur.
L'étrange aventure,
Ô gué
L'étrange aventure!

Voulant réparer le mal,
Il fuit au plus vite...
Mais un ami jovial
A souper l'invite.
Trinquer ensemble est si doux
Quand on boit à petits coups!...
L'étrange aventure,
Ô gué,
L'étrange aventure!

Voilà que le pèlerin,
Au lieu d'un cantique,
Entonne en l'honneur du vin
Un refrain bachique!
Puis il ne marcha plus droit,
Le chemin fut trop étroit...
L'étrange aventure
Ô gué,
L'étrange aventure!

Enfin, au péché d'amour,
A celui d'ivresse,
Succéda bientôt le tour
De dame Paresse;
Sur la mousse il s'endormit
Comme l'oiseau dans son nid...
L'étrange aventure,
Ô gué,
L'étrange aventure!

Quand l'aube fut de retour,
Il dit: «C'est folie
» De chercher à fuir l'amour,
» Et la chère lie.
» Attendons mes soixante ans...
» La sagesse aura son temps.»
L'étrange aventure
Ô gué,
L'étrange aventure!

Bref, il était à songer
A sa longue fête,
Quand apparut le Danger,
La face défaite;
Il crut même, et non à tort,
Reconnaître en lui la Mort...
L'étrange aventure,
Ô gué,
L'étrange aventure!

«Ah!» dit-il bientôt après,
Rentrant en lui-même,
« Puisqu'on est toujours tout près
» De l'heure suprême,
» Pour vivre comme il le faut,
» Non, il n'est jamais trop tôt.»
L'étrange aventure,
Ô gué,
L'étrange aventure!

Lors, de retourner à Dieu
Il eut grande envie,
Et, soudain, il dit adieu
A la folle vie.
Notre homme, malgré cela,
Dans un couvent point n'alla.
L'étrange aventure,
Ô gué,
L'étrange aventure!

Messieurs, l'amour dans l'hymen
Ne perd pas notre âme;
Aussi notre pèlerin
A pris tendre femme.
J'ai bu, de plus, aujourd'hui,
Une bouteille avec lui.
Voilà l'aventure,
Ô gué,
Voilà l'aventure.

Tournai, décembre 1851.

Chanter est doux

A MES AMIS DEFER ET HOUTART

Chanter est doux, quand la beauté rêveuse
A nos accords, enviés des jaloux,
Daigne mêler sa voix harmonieuse...
Chanter est doux.

Chanter est doux, quand on a l'espérance
Qu'un prisonnier, maudissant les verrous,
Pour un instant oubliera sa souffrance...
Chanter est doux.

Chanter est doux, quand la coupe est remplie
Et que l'on boit à de jeunes époux
Dont l'amour pur vient de river la vie...
Chanter est doux.

Chanter est doux, lorsqu'un beau cri de l'âme
Sait éveiller le mépris, le courroux,
Sur le méchant, sur l'égoïsme infâme...
Chanter est doux.

Chanter est doux, lorsque sous la tonnelle
Des gais flacons on entend les glouglous,
Et que l'accord à la gaité se mêle...
Chanter est doux.

Chanter est doux quand un Roi grand et sage
Dans son amour veut nous confondre tous,
Et que le monde a dû lui rendre hommage...
Chanter est doux.

Chanter est doux, alors qu'à l'hirondelle
Le frais printemps a donné rendez-vous,
Comme aux beaux jours, comme à la fleur nouvelle
Chanter est doux.

Mons, 1854.

L'adoration des mages

A M. CHENOT, DOYEN DE DURBUY

Air: *de Roland*

Dans le ciel l'étoile a paru
Pour annoncer aux trois rois Mages
Qu'un Dieu vivant nous est venu
Et qu'il attend leurs doux hommages.

Ils dirent dans leur vive foi,
Et cheminant en paix profonde:
« Allons adorer le vrai Roi,
» Le Dieu qui sauvera le monde.
» L'étoile est là, devant nos yeux...
» Il est donc né, le divin Maître!
» Astre qui brilles dans les cieus,
» Tu nous le feras reconnaître.»
Dans le ciel, etc.

« Peuples, bénissez votre sort;
» Pour vous il n'est plus de ténèbres..
» L'erreur, triste enfant de la mort,
» Voit tomber ses voiles funèbres.
» Pasteurs, accourez près de nous,
» Bénissez les Mages fidèles;
» Ils vont contempler à genoux
» Le Dieu des splendeurs éternelles! »
Dans le ciel, etc.

» Hérode épie en vain nos pas;
» Il tremble... la sainte Écriture
» A prédit pour tous ici-bas
» La liberté dans la Foi pure.
» Marchons!... l'étoile nous conduit,
» C'est l'astre de la Providence;
» Elle s'arrête... heureuse nuit!
» C'est Béthléem... faisons silence. »
Dans le ciel, etc.

« Entrons... Voilà l'enfant divin
» Dans les bras de sainte Marie!
» Mages, prosternons-nous soudain,
» Adorons le Dieu de la vie!
» Ouvrons pour lui tous nos trésors,
» Offrons l'encens, l'or, et la myrrhe...
» Jésus à nos pieux transports
» En ce beau jour daigne sourire. »
Dans le ciel, etc.

« Emmanuel a pour aïeux
» Des rois, des princes, des prophètes;
» Mais il obtiendra sous les cieus
» Mille gloires bien plus parfaites.
» Une éblouissante splendeur
» Illumine l'étable obscure...
» Ah! la crèche du Rédempteur
» Est ton berceau, Charité pure. »
Dans le ciel, etc.

« Son lit de paille et de roseaux
» Est entouré d'un cercle d'anges;
» Ils chantent des hymnes si beaux,
» Que le Christ tressaille en ses langes.
» Radieux dans sa pauvreté,
» Voyez-le... du fond de la crèche,
» L'évangélique humilité
» Est en naissant ce qu'il nous prêche. »
Dans le ciel, etc.

« C'est de là que notre Jésus
» S'élanca sur le Calvaire;
» Mais, avant, combien de vertus
» Signaleront sa vie austère!
» Divin martyr, roi d'Israël,
» Doux foyer où l'amour abonde,
» Entends nos cris du haut du ciel...
» Noël, Noël par tout le monde!!! »
Dans les cieus l'étoile a paru
Pour annoncer aux trois rois Mages,
Qu'un Dieu vivant nous est venu,
Et qu'il attend leurs doux hommages.

Mes arrêts

A MON AMI DE SALOMON

Air: *du Carnaval*

Pour je ne sais quelle chose piquante
Qu'hier j'ai dite à mon chef étonné,
Au doux repos, qui bien souvent me tente,
Pour quelques jours me voici condamné.
Tout n'est pas rose au jardin de la vie...
Nous le savons tout ce métier charmant;
Qu'importe? on a de la philosophie...
Ô mes arrêts, vous passerez gaîment.

Vite, plaçons, ouvert sur cette table,
Le livre aimé du chansonnier montois...
Antoine Clesse, ami, poète aimable,
Je me recueille aux accents de ta voix.
Dans tes beaux vers, où fleurit l'espérance,
Tu nous instruis tout en nous consolant,
Et des méchants tu flétris l'insolence...
Ô mes arrêts, vous passerez gaîment.

Puis, ô bonheur! une charmante amie
Au prisonnier pensera chaque jour;
Et la pitié dont son âme est remplie
Fera grandir son trop timide amour.
Le bon facteur vient déjà d'apparaître...
Que je bénis mon sort en ce moment!
Je suis aimé!... vite, ouvrons cette lettre...
Ô mes arrêts, vous passerez gaîment.

Combien de fois, pour des plaisirs frivoles,
J'ai délaissé mon paisible foyer!
Rêves sans fin, chimères, mes idoles,
Je vous reviens... mais je suis prisonnier.
La muse aussi me tiendra compagnie;
De maint captif elle a fait son amant;
Nous chanterons l'espérance bénie...
Ô mes arrêts, vous passerez gaîment.

De mes amis la joyeuse cohorte
Vient avec moi trinquer au coin du feu,
Et le reclus, que leur gaîté transporte,
Se croit encor libre sous le ciel bleu.
Au régiment l'on trouve une famille,
Des gens de cœur de votre sentiment...
Que le faro dans nos verres pétille!...
Ô mes arrêts, vous passerez gaîment.

Pour ramener un soldat qui s'égaré,
Souvent un mot, un seul mot suffirait...
Survient un chef, d'humeur sombre et bizarre,
Qui le punit et l'irrite à souhait;
Mais, en pensant à la chère patrie,
Au fier honneur, au noble dévouement,
On se soumet... et, pour moi, je m'écrie:
Oui, mes arrêts, vous passerez gaîment.

L'hiver à Durbuy

A MON VIEIL AMI ALBERT CLERBOIS

Ma fille, l'hiver nous assiège,
Le vent du nord est accouru,
Et du blanc manteau de la neige
Chaque rocher est revêtu.
Il est tard, l'étoile scintille,
Du coin de l'âtre approchez-vous...
Venez me dire encor, ma fille,
Ces chants qu'Auguste a faits pour nous;
C'est au foyer de la famille
Qu'ils ont leurs échos les plus doux.

Quand l'un de ces chants se marie
Au bruit de votre gai rouet,
Oui, je suis heureuse, attendrie,
Car là mon cœur se reconnaît.
Ce chansonnier qui déjà brille,
Je l'ai bercé sur mes genoux...
Venez me dire, etc.

L'oiseau se tait, et la ramée
N'a plus ni verdure, ni chants;
Mais ce frère, ma bien-aimée,
A pour nous des airs en tout temps,
Soit que verdisse la charmille,
Soit que gronde le vent jaloux.
Venez me dire, etc.

Combien de fois mon cœur de mère
Trouva du charme en ses accords!
Humide encore est ma paupière,
Et vous partagez mes transports.
Auprès du foyer qui pétille,
Donnons-lui souvent rendez-vous...
Venez me dire, etc.

Comme sa muse harmonieuse
Sait exhiler sur le tombeau
Les regrets d'une âme pieuse
Et l'espoir d'un destin plus beau!
Que de fleurs sa main éparpille
Sur tes mânes, mon pauvre époux!
Venez me dire, etc.

Oh! oui, charmons notre veillée
Avec des chants et des récits...
Le bon ange de la vallée
Visite les cœurs bien unis;
L'étoile du soir qui scintille
De là-haut leur sourit à tous...
Venez me dire encor, ma fille,
Ces chants qu'Auguste a faits pour nous;
C'est au foyer de la famille
Qu'ils ont leurs échos les plus doux.

Il faut trinquer

A MON LOYAL AMI ALBÉRIC HENNEBERT

Air: *de la treille de sincérité*

Douce gaîté, déesse aimable,
Toi qui charmais nos bons aïeux,
Fais naître autour de cette table
Et le rire et les chants joyeux.
Tu sais enchanter la jeunesse,
Tu fais la grâce des amours,
A ton seul aspect la vieillesse
Croit retrouver ses premiers jours.
Qu'à la ronde,
L'on me réponde,
Personne ici n'y peut manquer,
Au doux plaisir il faut trinquer!

L'amour aussi charme la vie,
Ne faisons pas fi! de ses dons;
C'est à l'hymen qu'il nous convie,
A son appel enfin cédon!
L'hymen a ses chagrins sans doute;
Mais est-ce gai de vivre seul?
La compagnie orne la route,
La solitude est un linceul.
Qu'à la ronde
L'on me réponde,
Personne ici n'y peut manquer,
Au noble amour il faut trinquer!

A l'amitié vive et sincère
Je rends hommage tous les jours;
Bien souvent elle nous éclaire,
C'est la tutrice des amours.
A nos revers elle est fidèle,
A nos succès elle applaudit...
Fêtons sa douceur immortelle!
Aimons-nous... c'est Dieu qui l'a dit.
Qu'à la ronde
L'on me réponde...
Personne ici n'y peut manquer,
A l'amitié je vais trinquer.

Pays charmant, douce patrie,
Toi notre amour, notre fierté;
Pays que l'orage en furie,
De nos jours a seul respecté:
A tes destins, noble Belgique,
En vain on jette des défis...
A toi notre amour énergique!
Oui, nous serons tes dignes fils.
Qu'à la ronde
L'on me réponde,
Personne n'y voudrait manquer...
A la Belgique il faut trinquer!

Mais n'oublions pas la famille,
Ce sanctuaire parfumé...
C'est là que le vrai bonheur brille,
C'est là que nous avons aimé.
Ô doux foyer, pieuse enceinte!...
Et moi, dans mes Lares chéris
J'ai connu la pauvreté sainte,
Mais mon cœur en demeure épris.
Qu'à la ronde
L'on me réponde
Personne n'y voudrait manquer,
A la famille il faut trinquer.

A l'avenir buvons encore!
Peut-être il cache des malheurs...
Qu'importe!... après la nuit, l'aurore
Sourit à l'homme ainsi qu'aux fleurs.
Si les méchants font alliance,
Gens de cœur, donnons-nous la main;
Ayons foi dans la Providence;
Ne doutons pas du genre humain!
Oui, qu'à la ronde
On me réponde,
Le succès ne peut nous manquer,
A l'avenir il faut trinquer!

Le livre d'heures

AU POÈTE HENRI CONSCIENCE

De toucher ce livre adoré,
Bien souvent je me crois indigne;
Pour moi c'est un objet sacré,
Et, quand je le prends, je me signe.

Chaque matin, dans le saint lieu
Ce livre est porté par ma mère;
En le lisant, son cœur en Dieu
Puisse une force salutaire.
Ce cœur est un hymne sans fin,
Que la Foi constamment anime;
Le chant du prêtre est moins divin,
La poésie est moins sublime.
De toucher, etc.

Bien rarement ma mère a lu
Un livre autre que l'Évangile;
Mais, savant autant qu'ingénu,
Son cœur en sagesse est fertile.
Aimer, se faire aimer, je crois,
C'est le vœu de la Providence;
L'amour pur fait naître la foi...
La foi, c'est la grande science.
De toucher, etc.

Les mots de ce livre pieux
Sont écrits en grands caractères.
Lorsque je l'ai devant les yeux,
Des pleurs humectent mes paupières.
Mieux que nous il a quelquefois
Consolé ma mère adorée;
Mainte page, aussi, bien des fois
Par ma lèvre fut effleurée.
De toucher, etc.

Aux humbles de cœur, oui, Jésus
A promis la vie éternelle ;
Il saura payer leurs vertus,
Là-haut, leur part sera si belle !
Combien ma mère dans son sein
Nourrit de ces vertus modestes !
Elles sont là comme un essaim
Descendu des ruches célestes.
De toucher, etc.

Après le travail manuel,
Quand toute la besogne est faite,
Ma mère cherche son missel,
Puis à prier elle s'apprête.
La prière est son grand bonheur,
C'est le parfum de sa belle âme...
Dans ses enfants, divin Sauveur,
Récompensez la noble femme !

De toucher son livre adoré,
Bien souvent je me crois indigne ;
Pour moi, c'est un objet sacré,
Et, quand je le prends, je me signe.

Tirlemont, 15 août 1853.

Le sujet de rêverie

A MON AMI PROSPER LEROY

Air: de la sentinelle

— Soldat, dis-moi... quand sur un noble cœur
Tu vois briller le signe de la gloire,
Ah! songes-tu que c'est au champ d'honneur
Qu'on la reçoit des mains de la victoire?
Sais-tu que sur ce talisman
On lit ces mots: «honneur, patrie?»
— Oui, répond-il avec élan, (*bis*)
C'est ce qui fait ma rêverie,
Ma rêverie.

— Soldat, dis-moi... quand le printemps joyeux
Sous ce beau ciel ramène l'hirondelle,
Ah! songes-tu qu'une amie aux doux yeux
Brûle pour toi d'une flamme fidèle?
La beauté hérit la valeur
Qui flatte son âme attendrie...
— Oui, répond-il avec bonheur,
C'est ce qui fait ma rêverie,
Ma rêverie.

— Soldat, dis-moi... quand le soir lentement
Succède au jour et que l'étoile brille,
Ah! songes-tu, dans ton isolement
Au doux foyer de la chère famille?
Car, sans doute, au déclin du jour,
Pour toi ta bonne mère prie...
— Oui, répond-il avec amour,
C'est ce qui fait ma rêverie,
Ma rêverie.

— Soldat, dis-moi... quand tu vois le drapeau
Que le pays confie à ta vaillance,
Ah! songes-tu combien il serait beau
D'aller mourir pour sa noble défense?...
C'est des mains de la Liberté,
Qu'un jour le reçut ta patrie?...
— Oui, répond-il avec fierté,
C'est ce qui fait ma rêverie,
Ma rêverie.

Pensée

Au milieu d'un champ de carnage
Où les Romains, les Huns, vainquirent
[autrefois,
J'ai vu Jésus triomphant sur la croix;
Les temps avaient respecté son image.

Il règne en paix depuis des siècles, là,
Où Rome, un jour, s'était crue immortelle,
Où, comme un ouragan, disparut Attila;
La Croix seule est restée; oui, la mort a peur d'elle.

Tongres, 5 février, 1848.

La fermière

Air: *Je n' suis qu'un simple villageois*

Plus blanche que le lait,
Gracieuse à l'extrême,
A chacun elle plaît
Amis, celle que j'aime.
Regardez là-bas dans ce champ,
Non loin de la chaumière,
C'est de là que nous vient le chant
De la gentille fermière.

On la voit chaque jour
S'en aller à l'ouvrage,
Sourde aux propos d'amour
Qu'éveille son passage.
Jamais rien ne l'arrêtera,
Si ce n'est la misère...
Alors l'indigent bénira
La gentille fermière.

Que de divins émois
Lui donnent la nature,
Les fleurs, les prés, les bois,
Les ruisseaux, la verdure!
Oui, son cœur attribue à Dieu
Le charme et le mystère
Que l'on trouve sous le ciel bleu...
Ô gentille fermière!

Sa bonté pour chacun
Toujours se manifeste;
Son âme est un parfum
D'une douceur céleste.
Charmante sans beaucoup d'atours,
A la fois simple et fière,
C'est la perle des alentours,
La gentille fermière.

Pieuse enfant de Dieu,
On la voit, le dimanche,
Accourir au saint lieu
En fraîche robe blanche.
Un ange recueille, dit-on,
Sa fervente prière;
On la bénit dans ce vallon,
La gentille fermière.

Comme un beau mois de mai
Nous sourit son visage;
Rien de franc ni de gai
Comme son vif langage;
Les jours de fête, sous l'ormeau,
Par sa danse légère,
Elle ravit tout le hameau,
La gentille fermière.

Dans ses beaux yeux d'azur
Rayonne l'espérance,
Et ton calme si pur,
Divine conscience.
Non, pas de plus douce chanson
Dans la nature entière,
Quand je redis tout bas le nom
De la gentille fermière.

— Qui donc est son amant?...
— Eh! c'est moi, j'imagine.
— Mais son nom? — Eh! comment,
Mais c'est ma Roseline!
Et bientôt je verrai le jour,
Oui, bientôt, je l'espère,
Où Dieu bénira notre amour,
Ô ma gentille fermière.

La musique des Allemands (*)

AU POÈTE JULES BAILLY

Air: *des bords de la Semoy*

Qu'entends-je donc?... des Allemands
C'est la musique qui résonne!
Mon âme au plaisir s'abandonne...
Ils chantent nos vallons charmants.
Des larmes mouillent ma paupière...
Il est si doux, ô mes amis,
L'éloge de notre pays
Fait par une bouche étrangère!
Bons Allemands, à vos refrains,
J'applaudis du cœur et des mains.

Qu'entends-je encore?... écoutons bien...
Oui, c'est une légende antique
Qui respire un parfum biblique
Et les sentiments d'un chrétien.
Des larmes mouillent ma paupière...
Grâces à ma mère, la foi
Est toujours un flambeau pour moi;
C'est un si grand bien sur la terre!
Bons Allemands, etc.

Mais j'entends un *Lieder* exquis,
Comme on n'en fait qu'en Allemagne...
Un amant chante à sa compagne
L'amour dont son cœur est épris.
Des larmes mouillent ma paupière...
Ma fiancée a dans son cœur
La foi, l'amour, et la candeur;
Je crois à sa tendresse entière.
Bons Allemands, etc.

Et maintenant, c'est l'union
Qu'ils chantent de leur voix sonore!...
Frères, ici chacun l'adore,
Nous lui devons force et renom.
Des larmes mouillent ma paupière...
Au pays de la liberté
Vous sourit l'hospitalité,
Enfants de la terre étrangère!
Bons Allemands, vos doux refrains
Font battre et nos cœurs et nos mains.

Salvacourt, 1838.

(*) Assez souvent, en notre pays, on rencontre des bandes nomades de chanteurs allemands qui, dans les localités qu'ils traversent, font parfois d'excellente musique.

Secourons un vieux soldat

Air: *des louis d'or*, par Pierre Dupont

Il nous salue, et son sourire
Est triste mais fier à la fois,
Ce soldat qui servit l'Empire
Dans ses revers, dans ses exploits.
Il a rapporté de la guerre,
Des combats glorieux d'alors,
Un bien insuffisant salaire...
Des blessures par tout le corps.
Un demi-franc, voilà l'aumône
Que chaque jour un grand Etat
Pour sa récompense lui donne!...
Ah! secourons un vieux soldat.

Sa main, aujourd'hui si tremblante,
A guidé jadis un coursier,
Et, dans mainte affaire sanglante,
Elle a cueilli plus d'un laurier.
Instrument d'une âme guerrière,
Elle protégea les vaincus,
Puis défendit notre frontière
Quand les périls furent venus.
Que la pitié se fasse entendre!
Cette main meurtrie au combat.
Mendiant, il la devrait tendre!...
Ah! secourons un vieux soldat.

Le soldat belge, sous l'Empire,
S'acquît un renom glorieux;
Il sut montrer, on peut le dire,
La bravoure de ses aïeux.
Quand, chaque jour, le temps moissonne
Ces guerriers, ces vaillants débris,
Que notre amour les environne!...
Ils ont illustré leur pays.
Oui, redoutons qu'en sa souffrance
L'homme de cœur, sur un grabat,
Meure en maudissant l'espérance!...
Ah! secourons un vieux soldat.

C'est notre aîné dans la carrière
Que nous suivons avec honneur;
Et lui, semblable à Bélisaire,
Mange le pain de la douleur!
Il est sans foyer, sans asile,
Et la rougeur couvre son front;
Respect à cette âme virile!...
Le malheur lui semble un affront.
Mais moi, pour lui je fais la ronde;
La charité, c'est le mandat
Que le Christ confie à ce monde...
Oui, secourons un vieux soldat.

L'avoine

Air: *Quand on ne peut faire autrement*

Disons-le, tous tant que nous sommes...
Chaque jour, ne voyons-nous pas
Au haut de l'échelle des hommes
Qu'on y devrait voir au plus bas?
Oui, la Fortune est leur compagne,
Ils ont un bonheur insolent,
Et rien n'y tient... droit ni talent!...
Mes amis, celui qui la gagne
Mange l'avoine rarement.

Je sais un commis, pauvre diable
N'ayant jamais rien obtenu,
Qu'un jour invitait à sa table
Son chef, intrigant parvenu...
— Eh! que dit-on à la campagne
De mon rapide avancement?...
— Ma foi, reprit l'autre gaîment,
On dit que celui qui la gagne
Mange l'avoine rarement. —

Colas vivait en Amérique,
Et ferme et fort y travaillait;
Mais pendant ce temps, en Belgique,
En plein cuir son neveu taillait.
Ce drôle a-t-il bu du Champagne!
Il peut payer, pour le moment;
Colas est mort... heureusement.
Mes amis, celui qui la gagne
Mange l'avoine rarement.

— Peuple, resterez-vous esclave?... —
Disent tour-à-tour les adroits;
— Quoi! vous, le grand, le fort, le brave,
Vous laissez usurper vos droits!... —
Et vite, il se met en campagne;
On sait qu'il y va rondement.
Qu'y trouve-t-il, communément?...
Mes amis, celui qui la gagne
Mange l'avoine rarement.

La mort, dit-on, est une frime...
Et moi, j'en ai peur, mes amis;
Sans avoir fait le moindre crime,
Combien de péchés j'ai commis!
J'en ai haut comme une montagne.
Pourtant, je ne m'en cache pas,
Le ciel me semble plein d'appas;
Mais là, c'est celui qui la gagne...
Non, ce n'est plus comme ici-bas.

La patrie

AU POÈTE PRUDENS VAN DUYSSE (*)

Air: *de la sentinelle*

Où donc est-elle, ô mon cœur agité,
Cette patrie, objet de ta tendresse?...
J'ai tressailli... sol de la liberté,
Noble pays, je t'aime avec ivresse!
L'orgueil hélas! veut la nier,
Notre croyance tant chérie;
Oh! oui, dans son dédain altier,
Mon cœur, l'entends-tu s'écrier:
« Où donc est-elle, la patrie,
» Oui, la patrie?... »

Elle est partout... dans nos vieux monuments,
Dans les hauts faits de nos vaillants ancêtres,
Dans la grandeur et la foi des serments,
Dans les trésors laissés par nos grands maîtres...
Au malheur elle tend la main...
Ah! que le monde lui sourie!
Lorsqu'il la voit sur son chemin,
L'exilé bénit son destin,
Il croit retrouver sa patrie,
Oui, sa patrie.

« Elle est aussi dans l'amour d'un bon cœur »,
Nous dit tout bas l'aimable jeune fille;
Elle est encore, avec le doux bonheur,
Près du foyer de la chère famille.
Elle est partout, lorsque l'amour
En nous à la foi se marie...
Dût l'infortune quelque jour
Accabler nos cœurs sans retour,
L'amour tient lieu d'une patrie,
D'une patrie.

Elle est là-bas, dans le val foudroyé
Où retentit le bronze de la guerre,
Pour le soldat qui défend pied à pied
L'abord sacré de la vieille frontière!
Alors, conscrit ou vétéran,
Chacun lui prodigue sa vie;
Chacun s'écrie avec élan:
« L'honneur est notre talisman,
» Nous défendons notre patrie,
» Notre patrie! »

Elle est là-haut pour qui souffre ici-bas...
Pour le pasteur fidèle à l'Évangile,
Pour le guerrier qui meurt dans les combats.
Et pour tous ceux dont la vie est utile.
Ô vous à qui le sort fatal
Ravit l'espérance chérie,
N'écoutez pas la voix du mal;
Contemplez le divin fanal...
Au ciel il est une patrie,
Une patrie.

(*) M. Prudens Van Duyse m'a fait l'honneur et la bien douce surprise de traduire plusieurs de mes chansons en flamand et d'une façon des plus remarquables, m'ont dit les personnes versées dans cette langue.

Adieux à l'hirondelle

Air: *Quand des ans la fleur printanière*

Il est donc vrai, chère hirondelle,
Vous nous quittez pour bien longtemps!
Et vous emportez sur votre aile
Les jours sereins nés au printemps!

Vous fuyez, ingrate hirondelle!
Et nous vous offrons notre amour,
Le grain, le lait, le nid fidèle
Et nos doux vœux de chaque jour!

Ah! c'est double deuil, hirondelle,
Quand vous avez fui nos climats...
La rose a cessé d'être belle,
Tout disparaît sous les frimats!

Avez-vous faim, pauvre hirondelle?
La grappe est là, sur le côteau...
C'est un doux suc qu'elle recèle;
La laissez-vous au passereau?...

Voyez donc, sensible hirondelle,
Le désespoir de l'exilé...
Aux lieux où sa mère l'appelle
Vous partez... lui, reste isolé!

Entendez-vous, prompte hirondelle,
L'enfant qui pleure en ce vallon
En vous voyant, jeune infidèle,
Fuir vers le lointain horizon?...

Vous promettez, bonne hirondelle,
De revenir au doux berceau...
Combien, à la saison nouvelle,
Seront couchés dans le tombeau!

Craignez, craignez, folle hirondelle,
L'ouragan sur les vastes mers...
Là, quelle fuite s'offre-t-elle?
Oh! oui, que de regrets amers!

Qui sait?... inconstante hirondelle,
Des climats plus doux, plus fleuris,
Vous feront oublier, cruelle,
Nos humbles toits, notre ciel gris?...

Enfin, partez, chère hirondelle!
Allez à votre rendez-vous...
Mais qu'au moins la saison nouvelle
Vous ramène encor parmi nous.

Un soir d'août

A M. LOUIS HYMANS

Air: *Donnez-vous la peine d'attendre*

Par un soir d'août, près du hameau,
Un pâtre avec un militaire
Causaient, à l'ombre sous l'ormeau,
L'un d'amour et l'autre de guerre.
Un vieillard non loin écoutait,
Le front empreint de rêverie...
— Ainsi, dit-il, mon cœur battait
Pour ma Jeanne et pour ma patrie.

— Voici l'étoile du berger...
Ma bonne femme, auprès de l'âtre,
A mon retour est à songer...
Soldat, adieu! dit l'heureux pâtre.
— L'ennemi, répond le soldat,
Peut nous surprendre à la frontière...
Je cours m'armer pour le combat,
Il faut veiller dans la bruyère. —

Ils saluèrent le vieillard
Qui resta seul, assis dans l'ombre,
Et tous deux virent son regard
S'illuminer dans la nuit sombre.
Alors le vieillard soucieux:
— Dieu saint, s'écria-t-il, pardonne
Aux larmes qui mouillent mes yeux...
La solitude m'environne! —

La nuit silencieusement
Avait tout couvert de ses voiles;
Mais soudain, dans le firmament,
Parurent les douces étoiles...
— Bientôt, dit le vieillard ému,
Les miens oublieront ma mémoire;
Mais, Dieu soit loué! j'ai connu
L'hymen plein d'amour et la gloire! —

Camp de Beverloo, 1839.

Le 2 janvier 1847

AUX MÂNES DE MON PÈRE,
LE CAPITAINE
M.-J. DAUFRESNE DE LA CHEVALERIE

L'Ourthe, sinieuse en son cours,
De Durbuy baigne les rivages...
Mon âme s'envole toujours
Au sein de nos rochers sauvages.
Mon père y repose à jamais.
Gardez ses os, chère vallée!
La religion et la paix,
Protégeront son mausolée.
Orphelins, allons, rendons-nous
Dans l'enceinte du cimetière;
Et là, sur la pieuse terre,
Prions à deux genoux
Pour les mânes de notre père!

Mon père!..., à ce mot tout mon cœur
De tristesse et d'amour tressaille;
Pour le courage et pour l'honneur,
Qui donc approchait de sa taille?
Ah! dans vos récits triomphant,
Parlez de lui, preux d'Italie! (*)
Et vous aussi, femmes, enfants,
Dites qu'il vous sauva la vie!... (**)
Orphelins, etc.

Au milieu du champ du repos,
Les feuilles pâles sont flétries...
Le vent gémit dans les bouleaux,
La neige couvre les prairies;
Le brouillard dérobant les cieus,
En sombres vapeurs se condense...
Mais sur la tombe des aïeux
Je vois briller la Providence.
Orphelins, etc.

Nature, en ce jour solennel,
Tu revêts ta sombre parure;
Plus d'oiseaux chanteurs sous le ciel,
Plus de roses, plus de verdure!
Écoutez ces tristes accents...
Est-ce la voix d'une âme en peine?...
Ils glacent nos cœurs et nos sens...
Prions pour le vieux capitaine!
Orphelins, etc.

Ô jour de deuil, jour consacré!
Dans mon cœur je me remémore
Ce père aimant et vénéré...
Écoutez-moi, Dieu que j'implore!
Celui que je pleure ici-bas
Toujours de l'honneur fut esclave;
Soit dans la paix ou les combats,
Il fut utile autant que brave.
Orphelins, etc.

Mon divin Sauveur, sois béni!
Ta foi donne tant de courage!
Tu dis qu'un bonheur infini
Des justes sera le partage.
Que fait le courroux de la mort,
Lorsque aux vertus de ce bas monde
Tu viens promettre un si doux sort
Que l'immortalité féconde!
Orphelins, allons, rendons-nous
Dans l'enceinte du cimetière;
Et là, sur la pieuse terre,
Prions à deux genoux
Pour les mânes de notre père.

(*) Mon père faisait partie de l'armée d'Italie. Au passage du Tagliamento, il sauva la vie à son capitaine. En outre, le 5 juillet 1809, à la terrible bataille de Wagram, il reprit le drapeau de son régiment, dont l'ennemi était parvenu à s'emparer.

(**) Au mois d'août 1821, un violent incendie éclata à Perwez (Brabant); il sauva la vie à la nommée Agnès Bertrand et à sa petite fille qui étaient au milieu des flammes.

Le chant de l'étendard

A MON BIEN-AIMÉ FRÈRE MATHIEU,
Capitaine de Gendarmerie

Air: *Sur le rocher de l'île Sainte-Hélène*

Le drapeau belge est un signe de gloire;
Il est couvert de lauriers et de fleurs;
De nos aïeux il redit la mémoire,
Et le travail en a fait ses couleurs.
Sous son abri la foi de nos ancêtres
Voit les pasteurs diriger leurs troupeaux;
Et, de nos jours, nous rendant les grands maîtres,
Les Arts ont fait des prodiges nouveaux!
Allons, soldats, notre étendard s'avance...
Serrons nos rangs, saluons-le du cœur!
C'est du pays l'orgueil et l'espérance,
Du régiment c'est le guide et l'honneur.

Rallions-nous autour de la bannière
Que nous donna notre bien-aimé Roi!
De la patrie, égide tutélaire,
Inscrivons-y: « Dieu seul et le bon droit! ».
Et si, plus tard, la guerre encor lointaine
Venait troubler nos paisibles foyers
Le Roi saurait, en vaillant capitaine,
Au champ d'honneur conduire ses guerriers.
Allons, soldats, notre étendard s'avance...
Serrons nos rangs, saluons-le du cœur!
C'est du pays l'orgueil et l'espérance,
Du régiment c'est le guide et l'honneur.

La vieille Europe admire avec surprise
Un petit peuple exempt d'ambition,
Mais plein d'honneur, prendre pour sa devise
La liberté, le bon sens, l'union.
Autour de nous partout l'orage gronde;
Il a déjà brisé plus d'un vaisseau...
Mais c'est un phare allumé pour le monde,
Que les couleurs de notre humble drapeau.
Allons, soldats, notre étendard s'avance...
Serrons nos rangs, saluons-le du cœur!
C'est du pays l'orgueil et l'espérance,
Du régiment c'est le guide et l'honneur.

La mésange inquiète

Sous la verte ramée
Mon cœur est tout transi...
Que fait ma bien-aimée
Oubliant mon souci?...

Cherche-t-elle la fraise
Que cache le buisson?
Loin d'ici, la mauvaise,
Dit-elle sa chanson?

Ô douloureuse attente!
Peut-être le vautour
A saisi l'imprudente
Qu'enivrait le retour!

Peut-être dans un piège
A donné son essor...
Que le ciel nous protège!
Ah! quel serait mon sort!

Ma compagne fidèle,
N'entends-tu pas ma voix?...
Ô doux bonheur!... c'est elle!
Enfin, je la revois.

Le soldat d'aujourd'hui

A MON AMI DÉVOUÉ, LÉOPOLD MICHEL

Air: *Ce magistrat irréprochable*

Comme on a peur à la chaumière!...
Il arrive un détachement,
Et l'on attend un militaire
Avec billet de logement.
Une veuve dans l'indigence
Habite ce triste foyer...
« Ah! » dit-elle, dans le silence,
« Ces soldats vont me rudoyer! »

Fatigué d'une longue étape,
Poudreux, et la sueur au front,
A cette porte un soldat frappe...
A l'ouvrir un enfant est prompt.
— Entrez, dit-il, maman fait cuire
« Le pain qui nous manque souvent. »
Le soldat s'assied sans rien dire;
Et de pitié son cœur se fend.

Puis survient la craintive femme...
La douleur a terni ses yeux;
Et le soldat, du fond de l'âme,
A ses maux compâtit au mieux.
Celui qui connut la souffrance
A bien consoler est adroit...
En peu de temps la confiance
S'établit sous le pauvre toit.

« Monsieur, jadis en ce village,
» Mon père prit soin d'un Français
» Que des Cosaques, pleins de rage,
» Avaient poursuivi sans succès.
» Mon père paya de sa vie
» Son dévouement pour l'un de vous!
» Un malheur à l'autre se lie...
» Plus tard, je perdis mon époux! »

Le Soldat reprit: « plus d'alarmes;
» Aimez aujourd'hui le soldat,
» Car la pitié pleine de charmes
» Le suit jusque dans le combat.
» Non, ce n'est plus un mercenaire;
» Il est du peuple, et du meilleur;
» Le faible en lui trouve son frère,
» Et le pays son défenseur. »

Le lendemain, partit cet hôte...
Et l'enfant qui l'avait suivi
Revint en hâte, la main haute,
Les yeux brillants, le cœur ravi:
« Maman, pour nous plus de misère!...
» Le Monsieur m'a donné cet or!...
» Priez, m'a-t-il dit... Que ma mère
» Puisse revoir son fils encor! »

Ce soldat de noble espérance
Et dont Dieu bénit le destin,
Allait combattre pour la France
Là-bas, sur le sol africain.
Douze ans après, dans sa patrie,
Il revenait, jour solennel,
Embrasser sa mère chérie!...
Le soldat était colonel.

Mais, hélas! la guerre civile
Alors ensanglantait Paris;
Notre héros, fier d'être utile,
Par l'émeute un jour fut surpris.
Pour lui sonnait l'heure dernière...
Un soldat le sauve, ô bonheur!...
C'était l'enfant de la chaumière
Payant ainsi son bienfaiteur.

Ensemble je les ai vus

A MADEMOISELLE JOSÉPHINE LEROY

Ensemble, hier, je les ai vus,
Ô ma charmante Roseline,
Deux amants, deux cœurs ingénus;
J'étais près d'eux sur la colline.
Naïve ainsi qu'à dix-sept ans,
Elle semblait heureuse et fière;
Et lui, joli comme un printemps,
Souriait à toute la terre.
J'ai soupiré, mon doux trésor;
Vers toi mon cœur a pris l'essor.

Ensemble, hier, je les ai vus,
Ô ma charmante Roseline,
Deux églantiers frais et touffus
Parmi les buissons d'aubépine.
Leurs fleurs, leurs odorantes fleurs,
Dont la brise était embaumée,
Semblaient avoir pris leurs couleurs
A ton front, ô ma bien-aimée.
J'ai soupiré, etc.

Ensemble, hier, je les ai vus,
Ô ma charmante Roseline,
Deux petits oiseaux descendus
Dans les bosquets de la colline;
A leurs accents doux et perlés
J'ai bien reconnu la fauvette;
Et longtemps, sans être troublés,
Ils m'ont dit leurs chansons de fête.
J'ai soupiré, etc.

Ensemble, hier, je les ai vus,
Ô ma charmante Roseline...
Mais, alors, je ne voyais plus
Que ton image, enfant divine.
Oh! oui, mon cœur suivait tes pas,
Mon cœur, mon pauvre cœur fidèle...
Amants, fleurs, oiseaux, n'est-ce pas
Vous ne m'avez parlé que d'elle?
J'ai soupiré, mon doux trésor;
Vers toi mon cœur a pris l'essor.

Le nouvel an

Air: *Muse des bois et des accords champêtres*

L'année, hélas! va bientôt disparaître,
L'éternité s'apprête à l'engloutir;
Qu'avons-nous fait qu'il soit bon de connaître?
Que ferons-nous de bien dans l'avenir?...
Las! je ne sais, mais bien triste est la route
Qui vers la mort nous conduit chaque jour!
D'autres que nous seront heureux sans doute...
Du nouvel an saluons le retour!

Dans ma jeunesse on me lisait l'histoire,
Et je rêvais combats et champ d'honneur;
Et, vain jouet d'un mirage illusoire,
D'un fol espoir s'enivrait tout mon cœur;
Les vétérans dont j'admirais l'audace,
M'auraient fait fuir mon paisible séjour...
D'autres que nous marcheront sur leur trace...
Du nouvel an saluons le retour!

Seigneur, quel bien ai-je fait dans ma vie?
Ah! j'en rougis!... Encor si j'avais pu
Dans les combats prouver à ma patrie
Qu'avec le lait c'est l'honneur que j'ai bu!
Par d'humbles chants, si ce n'est par l'épée,
A mon pays j'ai prouvé mon amour;
Sa noble histoire est toute une épopée...
Du nouvel an saluons le retour!

Je ne sais pas si chacun me ressemble;
Mais, lorsque l'an arrive à son déclin,
Aux chers absents que là-haut Dieu rassemble
Toujours je songe, et mon cœur en est plein...
Mille pensers, dans ma mélancolie,
Au coin du feu me viennent tour-à-tour;
Et puis, je plains ceux dont le cœur oublie...
Du nouvel an saluons le retour!

Que notre époque est fertile en misère,
En égoïsme, en vices odieux!
L'homme aveuglé ne voit plus sur la terre
La sainte Foi qui lui montre les cieus;
Le doute impur le saisit au passage,
L'homme maudit l'espérance et l'amour...
Nous qui gardons ces doux biens en partage,
Du nouvel an saluons le retour!

Grâces à Dieu, sur les flots de la vie,
Je n'ai pas vu sombrer tout mon espoir,
Et l'amour vrai dont mon âme est ravie
Est un fanal bien consolant à voir.
Dieu m'a laissé des amis, une mère;
Je puis compter encor sur maint beau jour;
Et, comme moi, d'autres diront, j'espère:
Du nouvel an saluons le retour!

Hercule

Hercule, un jour, méditait à l'écart,
Préoccupé du genre d'existence,
Qu'il choisirait comme point de départ...
— Il achevait sa mâle adolescence; —
Lorsqu'à ses yeux, surpris mais enchantés,
Non loin de lui deux femmes apparurent;
Et, si c'étaient deux magiques beautés,
Jamais beautés si diverses ne furent.

Le front serein, le port majestueux,
Le regard vif à la fois et modeste,
Telle était l'une. Elle avait dans les yeux
Comme un rayon de la flamme céleste...
Oui, la Vertu, voilée entièrement,
Belle déesse à la blanche tunique,
Semblait venir du divin firmament
Et rappelait l'ange gardien biblique.

Or, l'autre était la pâle Volupté...
L'œil tout humide et pourtant plein de flamme,
L'air languissant et pourtant agité,
Les traits divins, mais où manquait une âme...
Les Jeux, les Ris, autour d'elle venus,
Et folâtraient et lui faisaient cortège...
C'était enfin la fille de Vénus.
Hercule est jeune... ah! verra-t-il le piège?

Les deux beautés attiraient donc ses yeux;
Et, tour à tour, employant tous leurs charmes,
Elles parlaient du bonheur radieux,
L'une en riant, l'autre avec des alarmes.
Après avoir un moment combattu,
Le demi-Dieu, qu'inspirait la Victoire,
Dit: « Je vous suis, adorable Vertu...
» N'êtes-vous pas et la force et la gloire? »

Hercule alors fit ses douze travaux.
Oui; mais, plus tard, s'énerva sa grande âme,
Et la Vertu dut pleurer son héros...
Malgré ses pleurs, il suivait l'autre femme!
Et maintenant, il se meurt, il est là
Dans les transports d'un impuissant délire...
Comme Samson trahi par Dalila,
Hercule meurt, tué par Déjanire!

C'est à genoux

A MADEMOISELLE AIMÉE BOZIÈRE

Air: *du premier pas*

C'est à genoux qu'on entend de sa mère
Ces mots si purs: « Que Dieu veuille sur vous!
» Je vous bénis... Dieu vous soit tutélaire ... »
C'est à genoux.

C'est à genoux, ô sublime nature,
Que tant de fois, en des transports bien doux,
J'ai contemplé la majesté si pure...
C'est à genoux.

C'est à genoux qu'à l'autel, dans le temple,
Un fiancé reçoit le nom d'époux
Et puis s'engage à donner bon exemple...
C'est à genoux.

C'est à genoux, noble chevalerie,
Qu'un jeune preux promettait devant tous
D'aimer son Roi, l'Honneur et la Patrie...
C'est à genoux.

C'est à genoux que les Rois de la terre
Implorent Dieu, leur maître comme à nous,
Le Roi des Rois, l'arbitre du tonnerre...
C'est à genoux.

C'est à genoux que, pour sauver le monde,
Jésus, honni, frappé, meurtri de coups,
Priait encor d'une foi si profonde...
C'est à genoux.

Le cheval de vigillante

A MON EXCELLENT AMI EDOUARD DE LANNON
Officier de Cavalerie, Peintre de paysage

Air: *du partage de la richesse*

Un soir, le vent de la tourmente
Chassait la neige sous les pas
D'un vieux cheval de vigillante
Que l'on fouettait à tour de bras.
Silencieux, baissant la tête,
Il avançait d'un pied lassé,
Lorsque tout-à-coup il s'arrête,
L'œil fixe, le poil hérissé.

Les cris, les jurons retentissent,
Les coups pleuvent... mais sans effet;
On voit ses membres qui frémissent
Sous les meurtrissures du fouet.
Il protestait à sa manière
Contre un brutal, un assassin...
Pourtant, dans ses yeux sans colère,
Que de bonté... mais quel chagrin!

— Pauvre cheval, encore, encore!...
Donne ton sang, ta noble ardeur,
Donne ta vie au Minotaure...
C'est cet ivrogne, il est sans cœur. —
Mais ce soir-là, plus de courage...
La pauvre bête tombe enfin!
Chacun s'ameute au voisinage,
Et le cocher pâlit soudain.

Voilà qu'un soldat fend la presse;
On s'écarte... il a l'air hagard;
Il jette un long cri de détresse,
C'est un éclair que son regard.
« Jean!... » A ce cri d'un ancien maître,
Hennit soudain le bon cheval...
Il fallait voir son doux bien-être
Et son air joyeux, amical!

« Mon Jean!... » Le vieux soldat l'embrasse
Avec transport; et, chez tous deux,
Le souvenir des maux s'efface...
Pour un moment ils sont heureux.
« Ensemble nous fîmes la guerre,
» Dit le soldat en le flattant;
» Ensemble, la triste misère
» Nous réunit en cet instant! »

« Voyez, si mon Jean était brave...
» Son poitrail est cicatrisé;
» A Kermpt, la lance d'un Batave
» Quand nous chargions l'a transpercé! »
Ce disant, le soldat travaille
A relever son pauvre ami;
Mais le vieux cheval de bataille
Semble lui dire: « c'est fini! ».

De ses grands yeux tombent deux larmes,
Tristes comme un dernier adieu;
Et près de son compagnon d'armes
Il meurt dans ce funèbre lieu.
Le cocher avait fui son siège
Sous la menace du trouper,
Qui, seul, attendit dans la neige,
Qu'on vînt emporter son coursier.

La fatalité

A MON AMI EDMOND JACQUES

Qui donc, ici-bas
Ne rencontre pas
Monsieur le Sort contraire?...
Oh! oui, tous les jours
Arrive à rebours
Tout ce que l'homme espère.
Oui, vraiment, c'est fâcheux, mais que voulez-vous
Il nous faut du destin essayer les coups;
Et comment ne pas croire, en vérité,
A la fatalité!

Fritz contre une croix
Voudrait bien, je crois,
Échanger bras ou jambe...
Fritz désespéré
N'est pas décoré,
Et la goutte le flambe!
Oui, vraiment, c'est fâcheux, mais que voulez-vous
Il nous faut du destin essayer les coups;
Et comment ne pas croire, en vérité,
A la fatalité!

Edouard, dit-on,
Est un peu glouton;
A la Cour on l'invite...
Cruel accident!
Juste un mal de dent
Survient au parasite!
Oui, vraiment, c'est fâcheux, mais que voulez-vous
Il nous faut du destin essayer les coups;
Et comment ne pas croire, en vérité,
A la fatalité!

Quelque peu d'argent
Irait bien à Jean;
La roulette le tente...
Il veut, tout au plus,
Gagner cent écus...
Il en perd cent cinquante!
Oui, vraiment, c'est fâcheux, mais que voulez-vous
Il nous faut du destin essayer les coups;
Et comment ne pas croire, en vérité,
A la fatalité!

Rose a mes amours;
Mais il est des jours
Où je cherche querelle...
Hélas! pas moyen
Avec Rose; rien,

Non rien n'est meilleur qu'elle.
Oui, vraiment, c'est fâcheux, mais que voulez-vous
Il nous faut du destin essayer les coups;
Et comment ne pas croire, en vérité,
A la fatalité!

Hier, pour changer,
Du grand Béranger
Je veux suivre la trace...
Je fais un faux pas,
Et, du haut en bas,
Je roule du Parnasse!
Oui, vraiment, c'est fâcheux, mais que voulez-vous?
Il nous faut du destin essayer les coups;
Et comment ne pas croire, en vérité,
A la fatalité!

Les baisers

DÉDIÉ À M. LE PROFESSEUR F. DE GIVE
de l'Athénée de Mons

Air: *du Rossignol*, par Pierre Dupont

Frais comme les premiers lilas,
Plus riant que l'aube vermeille,
Voyez cet enfant sur les bras
De sa mère qui s'émerveille;
C'est son espoir resplendissant,
C'est l'enfant que son cœur adore,
Et, sous ses baisers, semble éclore
La vie en son front innocent.
Ô baisers d'une mère, ô tendresses bénies,
Ô grâces infinies!

Parfois, et dès notre berceau,
Le pur baiser d'une autre femme
Met en nos fronts l'instinct du beau,
Et c'est pour nous comme une autre âme.
Enfant, je reçus ce baiser...
Et, souvent, dans ma vie amère,
La Muse, ma seconde mère,
Quand je souffrais, vint m'apaiser.
Ô muse, qui dira tes tendresses bénies,
Tes grâces infinies!
Il est un doux baiser encor...
Mais, souvent, l'humaine folie
En un plomb vil transforme l'or,
Le vin céleste en triste lie!
Ton cœur est pur comme un saint lieu...
Pourtant, ce baiser, jeune fille,
Reçois-le au sein de ta famille,
Devant ta mère et devant Dieu.
Amours des nobles cœurs, ô tendresses bénies!
Ô grâces infinies!

J'en sais encore un non moins doux,
Et, parfois même, plus fidèle...
Et moi, je l'ai reçu de vous,
Ô sainte amitié fraternelle!
Oui, je fus privilégié;
Dieu soit béni! sur cette terre,
Moi, j'ai pu rendre à plus d'un frère
Le franc baiser de l'amitié.
Ô doux présents du ciel, ô tendresses bénies,
Ô faveurs infinies!

Pendant que je chantais, hélas,
S'est envolé le temps rapide,
Et vers moi s'avance à grands pas
Un spectre à la faux homicide!
Fuyons... son baiser est mortel...
Non, non; la Mort est bonne femme;
Qu'est donc la tombe pour notre âme?
C'est un berceau, c'est un autel.
Ô baiser de la mort, ô tendresse bénie,
Espérance infinie!

Le violon

A MON AMI DE CŒUR, BENOÎT QUINET

Air: *Attendez-moi sous l'orme*

Souvenir de mon père,
Ô pauvre violon,
Tu préludais naguère
Par plus d'un joyeux son.
Son âme est émigrée
Un soir à l'angélus...
Une main vénérée
Ne t'accordera plus!

Sur ta corde flexible
Il jouait de doux airs,
Et, du foyer paisible,
Il charma les hivers;
Nos jeux de la soirée,
Que sont-ils devenus?...
Ah! sa main vénérée
Ne t'accordera plus!

Tu fêtais notre mère
Sur l'air du bon Grétry...
Hélas! tu dois te taire,
Pauvre instrument chéri!
Notre âme déchirée
Pense aux jours révolus...
Une main vénérée
Ne t'accordera plus.

Pendant la nuit profonde,
Quand le triste aquilon
Parmi les rochers gronde,
Tu frémis au salon.
Quelle voix explorée
Que tes soupirs confus!...
Une main vénérée
Ne t'accordera plus.

Au sein de la famille,
Tu mis souvent en train
Soit quelque gai quadrille,
Soit quelque doux refrain...
Souvenance adorée!
Ô regrets superflus!
Une main vénérée
Ne t'accordera plus!

Oh! oui, dans mon enfance,
Quels beaux jours je coulais!
De bonheur, d'espérance
Sans fin tu me parlais;
Un soir, dans la contrée,
Tes accents se sont tus!...
Une main vénérée
Ne t'accordera plus!

Le drapeau de régiment

A MES FRÈRES D'ARMES DU 2^e RÉGIMENT
DES CHASSEURS À CHEVAL

Air: *Pour aller venger ma patrie*

A l'étendard!... sonnez trompettes;
Et vous, soldats, sabre à la main!
C'est lui!... si nos voix sont muettes,
Nos cœurs ont tressailli soudain.
Sur les couleurs de la patrie
Le lion plane fièrement...
Qu'à jamais l'Honneur sourie
Au drapeau du régiment!

Entendez-vous la Brabançonne?...
C'est l'hymne de la liberté;
Notre immortel passé rayonne,
Des fers sort un peuple indompté.

Liberté, sous notre bannière,
Accours t'abriter hardiment...
A jamais tu seras fière
Du drapeau du régiment.

Cher drapeau!... quand je le regarde
J'ai l'espoir qu'un jour nous pourrons
Le déployer à l'avant-garde,
Au bruit des tambours, des clairons.
Le droit d'un peuple est une égide
Qui le protège noblement;
Et tu seras notre guide,
Saint drapeau du régiment!

Il a déjà senti la poudre,
On le connaît au champ d'honneur...
Ah! si s'éveille encor la foudre,
Nous avons des bras et du cœur.
Alors, ayons bonne mémoire!
Soldats, voici notre serment:
Vaincre ou mourir pour la gloire
Du drapeau du régiment.

Les feux du soir

A M. A. MARSIGNY, PRÉFET DES ÉTUDES
à l'Athénée de Mons

Air: *Echo des bois, errant dans ces vallons*

Le soir venu, là-bas, à l'horizon,
Comme un point d'or sur les nocturnes voiles,
Une lumière est dans chaque maison...
Et le hameau semble un ciel plein d'étoiles.

Douces lueurs, qui vers vous m'attirez,
Ah! dites-moi ce que vous éclairez...

Là-bas, peut-être, un brave et vieux soldat
De ses beaux faits entretient la chaumière...
Comme mon père, un jour dans le combat,
Du régiment sauva-t-il la bannière?

Douces lueurs, qui vers vous m'attirez,
Ah! dites-moi ce que vous éclairez...

Que ce reflet semble pâle et tremblant!
Sans doute, là, peu de bonheur rayonne...
Vous à qui Dieu fit un sort opulent,
Ayez pitié du pauvre qui frissonne.

Douces lueurs, qui vers vous m'attirez,
Ah! dites-moi ce que vous éclairez...

Plus loin, j'entends chanter un ouvrier...
Parbleu, mais c'est un refrain du bon Clesse;
Il parle au cœur, ce charmant chansonnier,
Et du travail il bénit la noblesse.

Douces lueurs, qui vers vous m'attirez,
Ah! dites-moi ce que vous éclairez...

Mais j'aperçois la cure... Le pasteur
Récite-t-il près du feu son bréviaire?
Les malheureux l'appellent leur sauveur;
Bénit-il Dieu du bien qu'il a pu faire?

Douces lueurs, qui vers vous m'attirez,
Ah! dites-moi ce que vous éclairez...

Non; le pasteur est auprès d'un mourant;
Là-bas un père a béni sa famille...
Et pour les siens quel spectacle navrant!
Mais sur son front l'immortalité brille.

Tristes lueurs, qui vers vous m'attirez,
Dites encor ce que vous éclairez...

Quoi! c'est l'hymen qu'on fête à ce foyer...
Vraiment la vie offre d'étranges choses!
Joie et douleur s'y viennent coudoyer;
Près des cyprès y fleurissent les roses.

Douces lueurs, qui vers vous m'attirez,
Ah! dites-moi ce que vous éclairez...

Mais je les vois s'éteindre tour-à-tour;
Sur le hameau la nuit étend ses voiles;
Partons, enfin; c'est l'heure du retour...
Guidez mes pas, doux rayons des étoiles!

Quand le matin dans le ciel reviendra,
Mon Dieu, qui sait ce qu'il éclairera?...

Le châtimeur

Air: *De la pensée*, par Pierre Dupont

« Oui Laure, amoureuse et crédule,
» M'a promis de venir ce soir,
» A la faveur du crépuscule,
» Deviser d'amour et d'espoir. »

Ainsi parlait un beau jeune homme
En excitant son noir coursier
Qui, plus rapide qu'un fantôme,
Galopait dans l'étroit sentier.
Cet homme que l'enfer protège,
Était un lâche séducteur,
Il courait tendre encore un piège
A l'innocence, à la pudeur.
« Oui Laure, etc.

« Au rendez-vous dans la bruyère
» J'arriverai, bonheur charmant!
» Le soleil finit sa carrière,
» Vénus va briller pour l'amant... »
Non, non; la nuit devient obscure,
Pas une étoile dans les cieus,
Pas une voix dans la nature,
Tout est sombre et mystérieux.
« Oui Laure, etc.

Laure gravissait la colline,
Tremblante et le cœur tout serré;
Son front sous le remords s'incline,
Et la honte l'a coloré;
Mais elle a donné sa promesse
Au beau chevalier, son cousin,
Et, bien que la frayeur l'opresse,
Laure attend près de l'if voisin.
« Oui Laure, etc.

Et parfois dansent autour d'elle
Des lueurs aux pâles reflets...
Qui dira sa frayeur mortelle?
Ce sont les traîtres feux follets;
Au firmament tout restait sombre;
Mais un vieux pâtre épouvanté
Vit près de lui passer une ombre
Se dirigeant de ce côté.
« Oui Laure, etc.

Un cri s'échappe des bruyères,
Un cri de désespoir, hélas!...
Et dans le gouffre des tourbières,
Quelqu'un a trouvé le trépas.
Laure, n'attends plus ton complice...
Ce cri poignant fut son adieu;
Vas voir au fond du précipice,
Vas... le coupable est devant Dieu.

La pauvre Laure est pénitente;
Mais, chaque nuit, ô châtimeur!
Soudain l'éveille et l'épouvante
Le dernier cri de son amant.

Où l'on peut trouver l'amitié

A MON DIGNE AMI DUCHATEL

Air: *de Roland*

Où l'on peut trouver ici-bas
Bon cœur, amitié peu commune,
C'est souvent chez ceux qui n'ont pas
A se louer de la fortune.
Oui, quelle cordialité
Chez Jean, mon ancien camarade,
Quand, malgré notre pauvreté,
Ensemble nous buvions rasade!
Il a fini par s'enrichir...
Et le voilà rêveur et triste;
Je le gêne, je dois le fuir,
L'or en a fait un égoïste.

Où l'on peut trouver ici-bas
Bon cœur, amitié peu commune,
C'est auprès de ceux qui n'ont pas
L'infâme soif de la fortune.
Alléché par l'appas de l'or
Qu'une Laïs offre à sa vue,
Damis ému résiste encor,
Mais un jour il se prostitue.
Je l'ai connu; mais quand parfois
Je le rencontre en équipage,
Bien qu'il semble joyeux, je vois
La honte couvrir son visage.

Où l'on peut trouver ici-bas
Bon cœur, amitié peu commune,
C'est auprès de ceux qui n'ont pas
L'infâme orgueil de la fortune.
Hier, Paul était presque nu,
Chétif, malingre et sans ressource;
Gare!... Monsieur est parvenu!
Et comment?... par un coup de Bourse.
Dans son village il a laissé
Une mère dans l'indigence;
De l'oublier il est pressé;
Honte et malheur à cette engeance!

Où l'on peut trouver ici-bas
Bon cœur, amitié peu commune,
C'est chez ceux que n'entraîne pas
Le tourbillon de la fortune.
Où ce jeune homme a-t-il perdu
Le pur honneur, son plus beau titre?
Car il est bien bas descendu...
Ah! demandez au libre arbitre!
Il ne connaît plus les transports
Du dévouement, des sacrifices;
Coupable, il semble sans remords;
Il a croupi dans les délices.

Mais pourquoi ne serait-ce pas
Chez les élus de la fortune
Qu'on pourrait trouver ici-bas
Bon cœur, amitié peu commune?
Oui, l'amour et l'abus de l'or
Ferment le cœur à la tendresse;
Ils brisent en nous tout essor;
C'est un fardeau que la richesse.
Mais, pourtant, à chacun son dû...
Tout, dans le monde se balance;
Honneur, dévouement et vertu,
Je vous ai vus dans l'opulence.

Les oiseaux

A MADAME ADOLPHE DELMÉE

Air: *Echo des bois errant dans ces vallons*

Dieu donne aux champs les fleurs et les moissons,
Dieu donne au ciel les grâces de l'aurore,
Et, pour chanter de magiques chansons,
Il mit en nous une fibre sonore.
Petits oiseaux, commençons nos concerts...
On nous écoute auprès des buissons verts.

La jeune fille arrive dans ces lieux;
Elle s'assied sous le dôme champêtre;
La rêverie est peinte dans ses yeux...
Est-ce l'amour qui, déjà, l'a fait naître?
Petits oiseaux, commençons nos concerts...
On nous écoute auprès des buissons verts.

Le laboureur vient s'asseoir un instant
Pour respirer l'air pur de ce bocage.
Honneur à lui, si dédaigné pourtant!
Le saint travail hâle son bon visage.
Petits oiseaux, commençons nos concerts...
On nous écoute auprès des buissons verts.

C'est un soldat, revenu depuis peu
Pour apporter le bonheur à sa mère...
Ici, rêveur, pendant qu'il bénit Dieu,
Les yeux fixés sur son humble chaumière,
Petits oiseaux, commençons nos concerts...
On nous écoute auprès des buissons verts.

Ciel! deux amants! quel couple radieux!
C'est la beauté dans son adolescence;
Et c'est encor ce qu'on trouve de mieux...
Un amour vrai dans sa sainte innocence.
Petits oiseaux, poursuivons nos concerts...
On nous écoute auprès des buissons verts.

Une famille, au pied d'un monument,
Non loin d'ici vient prier dès l'aurore...
De sa douleur, plus vive en ce moment,
Distrayons-là par un chant plus sonore.
Petits oiseaux, redoublons nos concerts...
On nous écoute auprès des buissons verts.

C'est un poète ami des champs, des bois,
Qui vient songer sous la verte cellule...
On dit qu'il aime à recueillir nos voix
Et que son âme ensuite les module.
Petits oiseaux, poursuivons nos concerts...
On nous écoute auprès des buissons verts.

Le bon pasteur ici s'est arrêté...
Il sert le Dieu qui nous donna la vie:
Son Evangile, œuvre de charité,
A vous aimer, ô mortels, vous convie.
Petits oiseaux, poursuivons nos concerts...
On nous écoute auprès des buissons verts.

Dieu donne aux champs les fleurs et les moissons,
Dieu donne au ciel les grâces de l'aurore,
Et, pour chanter de magiques chansons,
Il mit en nous une fibre sonore.
Petits oiseaux, poursuivons nos concerts...
On nous écoute auprès des buissons verts.

Rêvez

A MES AMIS, ADOLPHE ET ALEXANDRE LEMOINE

Amis, sur cette terre,
Pour être heureux,
Il faut une chimère
Devant nos yeux.
Le bonheur est un songe,
Vous le savez...
Songe fût-il mensonge,
Rêvez.

Vous rêvez fleurs divines,
Vous, jeune amant...
Les roses sans épines,
Quel lot charmant!
Et qu'on vous contredise,
Vous vous sauvez;
C'est vrai, craindre est sottise.
Rêvez.

Et vous, buveurs maussades,
C'est jeûne, enfin;
Les vignes sont malades,
Adieu le vin!
Non, non; sous la tonnelle,
Quand vous buvez,
De vendange éternelle,
Rêvez.

Vous, la paix vous révolte,
Jeune guerrier;
Alors on ne récolte
Aucun laurier.
Mais vos beaux jours, peut-être,
Sont arrivés...
A quelque illustre ancêtre,
Rêvez.

Bons cœurs, Dieu vous éprouve...
Certes, ici-bas,
Le Bien souvent ne trouve
Que des ingrats;
Pourtant vers l'espérance
Les yeux levés,
A la reconnaissance,
Rêvez.

Vous qui souffrez sur terre,
Il est des cieus;
Et là, plus de chimère
Devant vos yeux.
Votre part sera belle,
Vous le savez...
A la vie immortelle,
Rêvez.

L'incendie

AUX HABITANTS DE PERWEZ

Air: *Tè souviens-tu, disait un capitaine*

C'était en août, par une nuit paisible;
Chacun goûtait la douceur du sommeil,
Quand, dans Perwez, une rumeur terrible
A tous les cœurs donne un sinistre éveil;
On crie « au feu! » la nue est enflammée,
Une maison se transforme en brasier...
Un soldat vient, la foule est ranimée,
Car au péril il vole le premier.

Le dévouement dans son regard éclate,
Rien ne l'arrête, et son vieil habit bleu
Semble rougi par la flamme écarlate...
Noble soldat!... protégez-le, mon Dieu!
Donnant l'exemple, il expose sa vie;
Il est partout pour dompter le foyer;
Plus fort, pourtant, s'allume l'incendie...
Mais, au péril, il reste le premier.

Ciel! tout-à-coup, du sein du toit qui grille,
Un long cri part... et chacun de frémir!...
Agnès Bertrand et sa petite fille
Sont dans le feu... la mort va les saisir!
Lui, d'un seul bond, disparaît dans la flamme;
La foule tremble et se met à prier...
Mais il disait: « le devoir me réclame,
» Dans le péril, oui, volons le premier. »

Et sur le toit de la maison croulante,
Il reparait joyeux et triomphant;
Puis il revient, par l'échelle tremblante,
Portant Agnès et son petit enfant.
La foule alors l'acclame heureuse et fière.
Car de tels faits cet homme est coutumier...
Honneur à lui!... c'était mon noble père
Que le péril vit toujours le premier.

Couplet à des jeunes gens

Air: *Verse, verse, bon vin de France*

Lorsque j'entends des jeunes gens,
Prononcer d'amères paroles,
Ou tenir des propos frivoles,
Sur la femme et ses sentiments;
Je dis tout bas avec douleur,
Plus de pitié que de colère,
Ah! chacun d'eux ment à son cœur,
Car sans doute il aime ou révère,
Il aime ou révère,
Soit une sœur, soit une mère...
Oui, chacun d'eux ment à son cœur.

Le portrait de la grand'mère

A LA DIGNE MÈRE DE MON AMI DELMÉE

Air: *de la petite Cendrillon*

Ma petite, ma mignonne,
Venez, et cessez vos jeux.
Entendez-vous?... l'heure sonne...
Déjà se ferment vos yeux.
C'est l'instant de la prière...
Devant le portrait si doux
De votre bonne grand'mère,
Mon enfant, recueillez-vous!

Joignez les mains en silence,
Fixez vos regards sereins
Sur la tendre Providence
Peinte dans ces traits divins.
Votre grand'mère adorée
A cette heure songe à nous;
Partout elle est révérée...
Mon enfant, recueillez-vous.

Que votre bouche innocente
Baise ce front à présent...
Votre grand'mère est absente,
Mais son portrait est parlant.
Voyez, sa belle âme y brille...
Ah! fléchissez les genoux!
Elle va bénir sa fille...
Mon enfant, recueillez-vous.

C'est la grand'maman chérie
Dont le cœur est sans pareil;
Demain encore, Marie,
Vous la verrez au réveil.
Promettez-moi que sans cesse
Votre cœur sera jaloux
De mériter sa tendresse...
Allons, le promettez-vous?

Plus tard, quand vous serez grande,
Je vous dirai ses vertus.
Faites-lui la pure offrande
De vos souhaits ingénus...
A présent, votre paupière
Peut clore vos yeux si doux;
Je vous bénis pour grand'mère;
Ma chérie, endormez-vous!

Le rossignol du camp

A MON FRÈRE XAVIER, OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR

AIR: *de la blonde*, par Pierre Dupont

— Ah! çà, mais perdez-vous la tête,
Monsieur le gentil rossignol?...
Chanter ici vos airs de fête!
Oui, vraiment, devenez-vous fol? —

Voyez ce joli téméraire
Placer son nid au beau milieu
Des tentes de nos gens de guerre
Et préluder sous le ciel bleu!
Voyez donc comme il est paisible!
Ah! le soldat, il le sait bien,
Dans le combat seul est terrible...
Et des faibles c'est le soutien.

— Mais on peut mal juger les choses,
Monsieur le gentil rossignol...
Allez chanter parmi les roses...
Oui, vraiment, devenez-vous fol? —

Là, des chevaux fiers et dociles,
Et là, des milliers de soldats
Disciplinés autant qu'agiles,
S'exercent dans l'art des combats;
Pendant que le devoir enchaîne
Leur volonté, leurs vœux, leur sort...
Le vaste ciel est son domaine,
Il prend partout un libre essor!...

— Mais en cage on pourrait vous mettre,
Monsieur le gentil rossignol;
Vous vous croyez tout seul peut-être...
Oui, vraiment, devenez-vous fol? —

Au soir, la sentinelle écoute
Les airs du barde harmonieux...
Le soldat rêve et dit sans doute:
« Il veille, il chante, il est heureux... »
Oh! oui, l'oiseau dans le silence,
Aux clartés de l'astre du soir,
Chante l'amour plein de constance,
L'amour plein de crainte et d'espoir...

— Qu'est-ce que cela nous regarde?...
C'est pour nous faire mal au cœur,
Sans doute?... ah! çà prenez-y garde,
Monsieur le rossignol moqueur... —

Dans le mâle fracas des armes
Il vient, joyeux comme un beau jour,
Mêler sa voix pleine de charmes,
Sa voix qui respire l'amour.
Que les canons dans la bruyère
Entonnent leurs notes d'airain,
Au sein de la verte clairière
Il chante en paix son doux refrain...

— Vous n'avez donc peur de personne?...
Monsieur le gentil rossignol,
Je vous crois d'humeur fanfaronne:
Oui, vraiment, devenez-vous fol? —

Et malgré tout, son harmonie
A pour nous des charmes puissants;
L'amour semble être son génie,
Il est divin dans ses accents.
Et l'oiseau dédaigne la gloire
Pour sa compagne et pour son nid;
La nature est son auditoire;
Puis il sait que Dieu le bénit.

— Oui, cher oiseau, chantez encore...
Je riais... c'est moi qui suis fol,
Barde du soir et de l'aurore,
Chantez toujours, doux rossignol. —

Espoir

Air: *Echo des bois, errant dans ces vallons*

Un doux sourire, un tendre élan du cœur
M'ont enivré, charmante bien-aimée;
Je bénis Dieu de ce touchant bonheur
Qui me tient lieu de grande renommée.
Si la beauté quelquefois vous redit,
Ô mes chansons, ce bonheur me suffit.

Quoi! sur mes vers, deux enfants du loisir,
Mon bon ami, tu veux m'en faire accroire?
Tu dis: « l'oubli ne pourra les saisir... »
Va, ton éloge est assez pour ma gloire.
Si l'amitié quelquefois vous redit,
Ô mes chansons, ce bonheur me suffit.

Et vous, soldats, si le sous-lieutenant
Osa chanter sa bannière chérie...
Combien d'amour, à défaut de talent,
Vibre en son cœur au seul nom de Patrie!
Si le soldat quelquefois vous redit,
Ô mes chansons, ce bonheur me suffit.

Ah! de tout près j'ai contemplé la mort;
Dieu m'a ravi des amis, un bon père!...
Quand, isolé, je pleurais sur mon sort,
Toujours la Foi venait me dire: « espère! »
Si l'orphelin quelquefois vous redit,
Ô mes chansons, ce bonheur me suffit.

Mon cœur a dit: « faites la charité
» Au malheureux que le monde délaisse;
» De toute joie il est déshérité;
» Notre pitié fait toute sa richesse... »
Si l'indigent quelquefois vous redit,
Ô mes chansons, ce bonheur me suffit.

Le vin

A MON DIGNE AMI ADOLPHE DELMÉE

Air: *Rendez-moi mon léger bateau*

Vraiment, je ne sais rien de mieux
Que ce bon vin vieux
Qui nous inspire;
Cédons à son gai délire,
Dérignons nos fronts soucieux,
Buvons, amis, soyons joyeux!

Du doux plaisir, oui, le vin est le père;
Il rend les cœurs et les esprits féconds;
La joie habite au sein des vieux flacons,
Et l'amitié s'éveille au choc du verre.
Vraiment, etc.

Eh! que nous font la triste politique,
Et les clameurs du sot orgueil humain?...
Ah! remettons nos débats à demain,
Embrassons-nous sous la vigne magique.
Vraiment, etc.

Je viens de boire et je veux boire encore...
Car tout sourit à mes yeux enchantés,
Je trouve à tout de nouvelles beautés,
Ce que j'aimais, à présent je l'adore.
Vraiment, etc.

Plein notre verre!... un toast à la Patrie!
A son bon droit que Dieu rendra vainqueur!
A la Belgique!... à tout homme de cœur
Qui l'aime et sert avec idolâtrie!

Non, non Je ne sais rien de mieux
Que ce bon vin vieux
Qui nous inspire...
Cédons à son franc délire,
Dérignons nos fronts soucieux,
Buvons, amis, soyons joyeux!

Couplet

Air: *des Rossignols*, par Béranger

Il est, dans le siècle où nous sommes,
Des vertus et des dévouements
Que les yeux myopes des hommes
Ne découvrent que par moments.
Mais, par bonheur, la Providence
Les reconnaît dans tous les lieux;
Que tout bon cœur ait espérance...
On n'ignore rien dans les cieus.

Le sentier

A MON AMI FRANÇOIS BOZIÈRE,
Peintre à Tournai

Air: *des Rossignols*, par Béranger

Sur le revers de la montagne,
Il est un sentier ravissant
D'où l'on découvre la campagne
Qu'arrose une ruisseau bienfaisant.
Tout nous y parle de mystère,
Des doux bienfaits du Créateur...
Souvent, pensif et solitaire,
J'y vais rêver avec bonheur.

En Mai, l'aimable violette,
Y répand son parfum si pur;
La pervenche, douce fleurette,
Y sourit de ses yeux d'azur;
Plus tard, les souples chèvrefeuilles,
Amis des buissons épineux,
Étalent au sommet des feuilles
Leurs fleurs au parfum savoureux.

Il conduit vers une Madone
Dont on éprouve les bienfaits,
Car aux malheureux elle donne
La consolation, la paix.
Aussi les vœux et les prières
Jamais ne lui firent défaut;
Quand ils sont ardents et sincères,
Ils sont reçus par le Très-Haut.

Le rossignol et la fauvette
Y font entendre mille chants;
L'écho du vallon les répète
A la travailleuse des champs.
Alors sa voix pure et sonore
Se marie à leurs tendres airs...
Sentier fleuri, bientôt encore
Puissé-je admirer tes concerts!

L'enfant au gracieux visage,
Mais au cœur si cruel parfois,
Y vient chercher dans le feuillage
Le nid des doux chantres des bois;
Dans les premiers jours de l'automne,
Le pâtre y mène son troupeau...
A l'espérance il s'abandonne,
Car sa famille est au hameau.

Oui, ce sentier, je le révère,
Car j'aperçois non loin de lui
Le toit habité par ma mère...
Salut à vous, pauvre Durbuy!
Rochers, forêts, monts et vallées,
Temple où j'ai prié l'Eternel,
Combien de beautés rassemblées
Autour du doux toit maternel!

Camp de Beverloo, 1854.

L'enfant de troupe

AU DIGNE MAJOR DU MOULIN

Air: *Tu souviens-tu, disait un capitaine*

Mon père est mort... vieux blessé de Septembre,
Pour souvenir il m'a légué l'honneur.
J'étais bien jeune alors que dans sa chambre
Je le voyais languir avec douleur.
Honneur, Patrie, oui c'était le beau thème
Qu'il m'apprenait, couché sur son grabat...
Pour respecter son legs, son legs suprême,
L'enfant de troupe a le cœur d'un soldat.

Un vétéran, ami de mon bon père,
Prit soin de moi, pauvre et triste orphelin;
J'entraî plus tard à l'école de Lierre;
Dès ce moment, je bénis mon destin.
Avec douceur, ici, l'on nous gouverne;
Puis, à seize ans, on peut servir l'Etat...
J'aurai l'honneur de porter la giberne!...
L'enfant de troupe a le cœur d'un soldat.

Avec ardeur, oui, j'apprends notre histoire;
Elle m'engage à chérir encor plus
Ce doux pays, resplendissant de gloire,
A qui mes jours sont déjà dévolus.
Des vieux guerriers j'admire les faits d'armes;
Mon père aussi servit avec éclat...
A ses récits, que j'ai versé de larmes!
L'enfant de troupe a le cœur d'un soldat.

Lorsque je vois passer des militaires
Qui sur le cœur portent la noble croix,
Un sang plus chaud circule en mes artères,
Avec transport je songe à leurs exploits.
Mais je grandis... la patrie alarmée,
Peut appeler ses enfants au combat...
Ah! nous irons la gagner à l'armée;
L'enfant de troupe a le cœur d'un soldat.

Au mot «Honneur», au mot «Indépendance»,
Naît en mon front une noble fierté;
Mais à ce mot si doux «Reconnaissance»,
De quel transport mon cœur est agité!
Que de bienfaits je dois à ma patrie!...
Mon pain, d'abord, puis un si noble état!...
Pour l'adorer et lui vouer sa vie,
L'enfant de troupe a le cœur d'un soldat.

Les bois

A MON ANCIEN FRÈRE D'ARMES
TH. DE FIERLANT

Air: *de la Véronique*, par Pierre Dupont

Ami, sur la verte colline,
Voyez... le mois de Mai fleurit;
Mais là, dans la forêt voisine,
La solitude nous sourit.
Avec bonheur je fuis les villes
Pour visiter les bois, les champs;
On rencontre dans ces asiles,
Moins d'ingrats, de sots, de méchants.

Trêve à nos soucis, à nos peines!
Des oiseaux écoutez la voix...
Allons rêver sous les grands chênes,
Egarons-nous au fond des bois.

Qui remplacera l'harmonie
De ces beaux troubadours ailés?
Qui ne sent pas la poésie
De leurs accents doux et perlés?
A ces airs, savants sans étude,
Se mêlent les accords du vent;
Et l'écho de la solitude
Dans les bois les redit souvent.

Trêve à nos soucis, à nos peines!
Des oiseaux écoutez la voix...
Allons rêver sous les grands chênes,
Egarons-nous au fond des bois.

Cet arbre frappé par l'orage
De sa couronne est dépouillé;
Mais le lierre, de son feuillage,
Le couvre de la tête au pié.
Image consolante et pure
De l'amitié dans le malheur!...
Que de fois l'aimable nature
Donne l'exemple à notre cœur!

Trêve à nos soucis, à nos peines!...
Entendez-vous ces douces voix?
Oh! oui, rêvons sous les grands chênes,
Le cœur s'épure au fond des bois.

La source qui coule ignorée
Entre les fleurs et le gazon,
S'en va là-bas, dans la contrée,
Féconder l'heureuse moisson;
Et, près d'ici, son onde utile,
Aidant au tic-tac du moulin,
Fait broyer par mille et par mille
Les épis qui donnent du pain.

Trêve à nos soucis, à nos peines!...
Ouvrons notre âme aux doux émois;
Oh! oui, rêvons sous les grands chênes,
L'âme s'élève au fond des bois.

Ami, que la nature est belle!
Que de trésors dans sa splendeur!
Quel besoin pour l'âme immortelle
De rendre grâce à son auteur!
La nature a diverses pages,
Mais ce beau livre instruit toujours...
C'est Dieu qui permet les orages,
C'est Dieu qui donne les beaux jours.

Trêve à nos soucis, à nos peines!...
Écoutons bien ces douces voix...
Dieu nous parle sous les grands chênes
Dans la solitude des bois.

Le foyer

HOMMAGE À M. CHOMÉ

AIR : à faire

Doux foyer, noble sanctuaire,
Gardien des antiques vertus,
Quand le destin nous est contraire,
Tu soutiens nos cœurs abattus.
Foyer, qui dira ta magie?...
Vers toi chacun se réfugie,
Comme dans un port assuré;
Et quand le bonheur nous caresse,
Tu sais donner à son ivresse
Un attrait ailleurs ignoré.

C'est toi que le divin Homère
Immortalisa pour toujours;
Sa Pénélope, épouse et mère,
Y garda pures ses amours.
Si Dieu, dans sa gloire éclatante,
Daigna visiter sous la tente
Jacob et sa postérité,
C'est qu'il savait que la foi sainte
Resplendissait dans cette enceinte...
Quel parfum nous en est resté!

C'est au foyer, pieux asile,
Que l'enfant reçoit chaque jour
L'instruction la plus utile,
Celle du maternel amour.
Leçons du cœur, ô pur dictame,
Oui, vous distillez dans une âme
Le miel parfumé de vos fleurs...
Leçons d'une mère chérie
Vous répandez sur notre vie
Mille bienfaits, mille douceurs.

Le jeune oiseau, toujours volage,
Qui prend son vol vers l'infini,
Aussitôt que gronde l'orage,
Tout tremblant revient au doux nid.
Mouillé, transi par la tempête,
Il se repent, baisse la tête...
Sa mère l'accueille au retour;
Et, sous son aile tutélaire,
Il sent beaucoup mieux que naguère
Le tendre prix de son amour.

C'est au foyer que la Patrie
Réclame, à l'heure du danger,
Ces hommes à l'âme aguerrie
Qui vont repousser l'étranger;
Là, sont les natures d'élite;
C'est là que le bon ange habite...
Que le Foyer soit immortel!
Sur lui tout notre espoir se fonde;
Oui, le Foyer soutient le monde
Avec le Trône, avec l'Autel.

Camp de Beverloo, 1854.

Ma gâté

A MES AMIS JASSIN ET DE VAERE

Air: *de Roland*

Dans le doux vin de ma gâté
Des méchants ont mis de l'absynthe...
Et depuis lors, en vérité,
De m'enivrer j'ai grande crainte.

Chère gâté, sœur de l'entraîn,
Ah! dis-moi, qu'es-tu devenue?
Pour trouver un joyeux refrain,
Las! vainement je m'évertue.
Mon verre est rempli jusqu'au bord,
L'amitié daigne me sourire,
Tout me promet un heureux sort...
Et je m'isole, et je soupire!
Dans le doux vin, etc.

Naguère, il n'est pas loin ce temps,
Pour moi chaque homme était un frère
Je croyais à tous les serments,
A la justice libre et fière;
Mais à l'épreuve il fallut voir
Et l'homme et les choses sans prisme.
Ô Vérité, dans ton miroir,
Je n'aperçus que l'égoïsme!
Dans le doux vin, etc.

Gâté, tu charmais nos aïeux;
Un doigt de vin, un doux sourire
Les rendaient tendres et joyeux;
Ils éprouvaient ton beau délire;
Mais la jeunesse de nos jours
Se vautre dans la folle vie,
Et, profanant tous les amours,
De tes grâces n'est plus suivie.
Dans le doux vin, etc.

Non, je veux reprendre mes chants;
Mes amis, je veux rire encore;
Eh! que m'importent les méchants?
Souvent leur haine nous honore.
Rions, quand le Sort nous sourit...
Plus jamais de plainte importune;
Lors même qu'elle nous trahit,
Rions au nez de la Fortune.

Dans le doux vin de ma gâté
On a beau mettre de l'absynthe...
Je ris de la méchanceté,
Et je bois mon verre sans crainte.

Couplets à Antoine Clesse

Air: *Muse des bois et des accords champêtres*

« Le Rossignol élève sa voix pure
» Dans les vallons du doux pays natal...
» Ah! ton accent, chantre de la nature,
» Est à bon droit reconnu sans égal;
» Mais l'humble oiseau, né près de ce bocage,
» Doit-il rester muet sous le ciel bleu?
» Non, non; sa voix peut aussi rendre hommage
» A l'amour pur, à la patrie, à Dieu.

» Le gai bouvreuil et la vive fauvette
» N'ont-ils donc pas aussi de tendres sons
» Qui vont au cœur et que l'écho répète,
» Au bruit léger du vent dans les buissons?
» On ne peut tous, sur un commun rivage,
» Bien moduler des accents pleins de feu...
» Et, cependant, chacun peut rendre hommage
» A l'amour pur, à la patrie, à Dieu.

» Honneur, honneur aux chants de Philomèle!
» De ce pays ses chants feront l'orgueil;
» Mais, près d'ici, la fauvette m'appelle...
» Et pourquoi donc ne pas lui faire accueil?
» Oui, j'aime aussi son modeste ramage;
» Le Rossignol se repose en ce lieu;
» Et la fauvette à son tour rend hommage
» A l'amour pur, à la patrie, à Dieu. »

Ainsi ma sœur me parlait, ô bon Clesse,
Après avoir lu tes si nobles chants.
Ces mots flatteurs, pour moi, je le confesse,
Ont conservé des attraits bien touchants.
Doux Rossignol, la gloire est ton partage;
A la fauvette elle sourira peu;
Qu'importe, ami!... rendons tous deux hommage
A l'amour pur, à la patrie, à Dieu.

1850.

Simple légende

A MADEMOISELLE GRAVEZ DE BOMAL

(Sur la pente d'une montagne des environs de Durbuy, il existe un vieux buisson d'églantier que chacun vénère. Le bois et les feuilles de ce buisson exhalent un véritable parfum, et des milliers de fleurs y viennent chaque année. C'est une tradition que la Sainte Vierge descendit un jour, là tout près, par un beau clair de lune, pour étendre sur l'herbe les langes de l'enfant Jésus.)

Muse, je vous demande
Un chant naïf et frais
Pour dire une légende
Du beau sol Ardennais.
Après Pâque fleurie,
Dans un site charmant,
Voisin de ma patrie,
Eut lieu l'événement.

Sur nos monts que la nue
Effleura bien des fois,
Un berger, l'âme émue,
Un soir resta sans voix.
Un saint effroi le gagne...
La mère de Jésus
Était sur la montagne,
Portant de blancs tissus.

Il la voit qui s'approche
Du buisson d'églantier,
Non loin de cette roche
Que longe le sentier.
C'est bien; mais pourquoi faire
Ces tissus?... il attend...
Et la divine Mère
Sur l'herbe les étend.

Ah! jamais robe blanche
Revenant du lavoir,
Aux fêtes du dimanche
Ne fut plus belle à voir.
Oui, quel linge superbe!
Quel éclat sans pareil!
On eût cru voir sur l'herbe
Des rayons de soleil.

Le berger examine;
Parler, il n'oserait;
Mais la Reine divine
Tout-à-coup disparaît!...
Tachant de se remettre,
Le berger, d'un pas lent,
Va voir ce que peut être
Tout ce beau linge blanc...

Mais rien; plus trace aucune;
Plus rien que les rayons
Projetés par la lune
Sur les moelleux gazons.
Seulement, douce chose,
Le buisson d'églantier
N'était plus qu'une rose
Embaumant le sentier.

Dans sa surprise extrême,
Le berger, là, restait,
Recherchant en lui-même
Ce que ce linge était.
Il avait bonne vue...
Bien qu'il fût tout transi,
La Vierge, il l'avait vue,
Et son beau linge aussi.

Enfin, dans le village
Notre berger revint,
Et vite au voisinage
Conta le fait divin...
« Que la Reine des anges
» Portait de blancs tissus,
» Et que c'étaient les langes
» Du cher enfant Jésus... »

On le crut sur parole,
Et l'on y croit encor;
Tant mieux... la Foi console,
La Foi, c'est un trésor.
Même, (une âme pieuse
Un jour me l'a conté)
Sur la montagne heureuse
Le fait s'est répété.

Même il se renouvelle
Chaque année, en ce lieu,
Quand revient l'hirondelle,
Doux oiseau du bon Dieu.
Et, vraiment, qu'on en rie,
Mon souci n'est point là...
C'est à Pâque fleurie
Qu'a toujours lieu cela.

Je crois donc reconnaître
Que ce linge si blanc
Pourrait bien ne pas être
Au doux Jésus enfant;
Car jamais, en temps autre,
Cela n'est arrivé...
Oui, c'est plutôt le nôtre
Qu'au ciel on a lavé.

Camp de Beverloo, décembre 1854.

La Régiment à la frontière

HOMMAGE AU COLONEL HYE,
Commandant le 2^e Régiment des Chasseurs à Cheval

Air: *à faire*

Ah! que la gloire est noble et fière!
Elle sourit au régiment
Qui va défendre la frontière,
Sabre au poing, étendard au vent.

Notre Roi passe la revue...
Il est calme et fier à la fois;
Avec élan on le salue,
Ecoutez ces vibrantes voix!
C'est un vieux guerrier que la gloire
A vu briller au champ d'honneur...
Avec ses fils, à la victoire,
Il peut guider les gens de cœur.
Ah! que la gloire, etc.

Le vieillard qui nous voit tressaille
Et dit, en découvrant son front:
« Ainsi que vous, dans la bataille,
» Je fus vaillant, terrible et prompt.
» Qu'il est glorieux votre rôle!
» Le pays remet dans vos mains
» L'indépendance, son idole,
» Et son honneur et ses destins! »
Ah! que la gloire, etc.

Mais qui, là-bas, verse des larmes?...
C'est un soldat congédié;
Il voit passer ses frères d'armes
Et son vieux drapeau déployé.
Les sons vibrants de la trompette
Frappent les airs... et son cœur bat..
Il part, court, vole et ne s'arrête,
Que lorsqu'il est encor soldat.
Ah! que la gloire, etc.

Les mânes des aïeux surgissent
Sur le sol de la liberté;
Au milieu des rangs ils se glissent
Parlant de gloire et de fierté:
« Soldat, oui, dans une autre vie,
» Celui qui meurt pour son pays
» Retrouve sa chère patrie...
» Ne crains pas la mort; obéis! »
Ah! que la gloire, etc.

Voyez-vous sur notre passage
La jeune fille qui sourit?..
Mais non, son gracieux visage
Aussitôt après s'attendrit...
« Comme des épis à l'aurore,
» Ils sont nombreux, dit-elle, hélas!
» Mais combien reviendront encore
» A la fin des sanglants combats!.. »
Non, non, la gloire etc.

Soldats, noire grand jour se lève!
Dieu nous vit tomber à genoux...
Maintenant, c'est l'heure du glaive;
Que l'effroi marche devant nous!
Oui, notre force est centuplée,
Et, couverts de notre bon droit,
Nous chargerons, dans la mêlée,
A ce beau cri: « Vive le Roi! ».

Oh! oui, la gloire est noble et fière!
Elle sourit au régiment
Qui va défendre la frontière,
Sabre au poing, étendard au vent.

Camp de Beverloo, décembre 1854.

Page de l'imitation

A MA MÈRE VÉNÉRÉE

Parlez, Seigneur, à ma pensée,
Parlez à votre serviteur;
J'attends la céleste rosée,
Oui, vers vous s'éleve mon cœur.

Parlez, parlez, Roi des prophètes!
Un mot, un accent, un soupir...
Et la lumière sur nos têtes
Comme un soleil va resplendir.

Parlez à mon intelligence,
Afin de mieux lui faire voir
Votre grandeur, votre indulgence,
Votre éternel et doux pouvoir.

Les prophètes, Moïse même,
Sans vous, je le sais, ne sont rien;
Leur génie, ardent et suprême
Sans vous n'eût produit aucun bien.

Ils pourront, par leur éloquence,
Frapper les peuples et les rois...
Mais si vous gardez le silence,
Les cœurs seront sourds à leur voix.

Les prophètes montrent la lettre,
Sa majesté, ses dons puissants...
Mais vous seul, ô mon divin Maître,
Pouvez en découvrir le sens.

Où, par eux l'éternel mystère
Est proclamé dans tous les lieux...
Mais seul, vous rompez sur la terre
Le sceau qui le cache à nos yeux.

Ils publieront avec louanges
Vos célestes commandements...
Mais vous aidez, avec vos anges,
A leurs saints accomplissements.

Ils nous montreront bien la route
Qui mène vers le vrai bonheur...
Mais à celui qui vous écoute
Vous donnez la force et l'ardeur.

Ils sèmeront dans l'âme humaine
Le germe de la Vérité...
Mais votre parole seréine
Donnera la fécondité.

Parole de vie éternelle,
Soutenez-moi dans ce sentier
Où, parfois, comme un roseau frêle,
Le moindre vent me fait plier!

Parlez pour consoler mon âme,
Pour me faire aimer la vertu,
Pour que votre saint nom m'enflamme
Et relève un cœur abattu.

Beverloo, 2 janvier 1855.

L'éclat d'obus

A MON FRÈRE ÉMILE

Air: *de la pensée*, par Pierre Dupont

Un jour, allant en solitaire
Par les vastes champs de Fleurus,
J'aperçus des débris de guerre...
C'étaient de noirs éclats d'obus.
Et, dans l'un d'eux, des alouettes
Avaient placé leur simple nid
Qui souriait dans les fleurettes,
Sous le dôme de l'infini.

Tableau charmant, aimable chose,
Que ce frêle nid printanier
Et que cette métamorphose
D'un projectile meurtrier!

Jadis cet obus plein de rage
Vint frapper de pauvres soldats!...
Dans un calme et beau paysage,
Seul il rappelle leurs combats.
Le sang guerrier sur cette plaine
A flots ruissela bien des fois!...
Mais, grâce à la paix souveraine,
La nature a repris ses droits.
Tableau charmant, etc.

Au lieu de la mâle trompette
Sonnant la charge aux régiments,
Ecoutez ce chant d'alouette
Qui fait rêver les cœurs aimants...
Au lieu des bruits de la mêlée,
Des cris de ceux qui vont mourir,
Vous entendez dans la feuillée
La voix chanteuse du zéphir.
Tableau charmant, etc.

Voyez cet oiseau qui s'élançe
Dans le firmament azuré,
Voyez la fleur qui se balance
Sur le buisson ou dans le pré,
Regardez la moisson prospère,
Et le bonheur qui règne ici...
Vous allez maudire la guerre?...
Mais, parfois, elle est belle aussi.

Tableau charmant, aimable chose,
Que ce frêle nid printanier
Et que cette métamorphose
D'un projectile meurtrier!

Camp de Beverloo, décembre 1854.

La prière

A MESDEMOISELLES DU HAMEL

Air: *de la Sentinelle*

A l'Orient, le soleil radieux
A reparu précédé de l'aurore;
Son pur éclat illumine les cieus;
Mon Dieu, merci!... c'est un beau jour encore.
Le soir avait fermé la fleur
Qui souriait dans le parterre;
Mais des ombres l'astre est vainqueur...
Elle se rouvre avec bonheur;
Son parfum semble une prière,
Une prière.

Et les oiseaux, au sein de la forêt,
En secouant leur aile encore humide,
Pour admirer le soleil qui renaît
Volent bien haut vers la voûte splendide.
Quels accents et quel unisson
Pour bénir la sainte lumière!
L'insecte aussi, dans le gazon,
Murmure une douce chanson...
Oui, c'est l'heure de la prière,
De la prière.

L'oiseau, la fleur, l'insecte, tour à tour,
Semblent ainsi louer la Providence;
Et l'homme, hélas! que Dieu comble d'amour
Ne sent en soi que de l'indifférence!
S'élever et gagner de l'or,
Voilà son envie, ô misère!
Il méconnaît le seul trésor...
L'amour prenant son vaste essor
Sur les ailes de la prière,
De la prière!

Le billet de logement

A M. FRANÇOIS DAMOISEAUX D'OCQUIER

Air: *du ballet des pierrots*

— Holà! holà! n'est-il personne
Dans cette *diable* de maison?...
En vain on crie, on frappe, on sonne...
Ah! monsieur le maître, pardon...
Nous ferons bientôt connaissance,
Foi de soldat, et très gaîment...
Voyons... c'est bien pour vous, je pense,
Ce cher billet de logement?... —

Ainsi parlait un militaire
A son hôte, bon campagnard;
Et le fermier et la fermière
Accueillent Monsieur sans retard.
— J'ai faim et soif... que l'on se presse...
On doubla l'étape aujourd'hui. —
Et vite on court et l'on s'empresse
En tremblant un peu près de lui.

Soudain, voici que quelqu'un ôte
La parole au bruyant soldat...
C'est Rose, la fille de l'hôte...
Quoi! vous, mademoiselle?... oui dà!
— Dieu! comme elle est gentille et douce! —
Se dit le soldat en son cœur...
Il se remet de la secousse,
Puis, fait briller sa belle humeur.

La fatigue enfin se dissipe;
Bien choyé, content et dispos,
Le soldat allume sa pipe;
On échange de gais propos.
Il n'est pas arrivé d'une heure,
Que tout le monde est raffermi;
On le traite dans la demeure
Comme on ferait d'un vieil ami.

Sur ses genoux le petit Pierre
Monte à cheval, joue au dragon;
Et, s'y prêtant, le militaire
Fait sauter le petit garçon.
Puis, à l'espiègle à tête blonde
Il fait crier: « Vive le Roi! »
Et chacun se dit à la ronde .
« Pierre sera soldat, ma foi... »

Le soldat conte ses faits d'armes,
Ses bivouacs et ses durs travaux...
Et ces récits sont pleins de charmes!
Car pour ces gens ils sont nouveaux.
Alors, en lui versant à boire,
Le laboureur dit à son tour
Son heureuse et naïve histoire...
Tous écoutent avec amour.

Puis vient l'heure de la veillée...
Les femmes filent du beau lin;
A la famille émerveillée
Le soldat chante un doux refrain.
Et Rose à demi-voix répète
Ce chant qui fait battre son cœur...
Bref, jusqu'à minuit ce fut fête
Dans la maison du laboureur.

Le lendemain, quelle tristesse
Quand sonna l'heure du départ!
L'enfant pleurait, pleurait sans cesse,
Et morne était le campagnard;
Et quand le soldat prit ses armes,
Rose, hélas, se mit à pâlir;
Que son chagrin avait de charmes!...
Gare!... monsieur Mars va faiblir.

Oui, malgré sa rude moustache,
Le soldat avait le cœur bon...
Alors, ma foi, vite on s'attache...
— Adieu! dit-il, chère maison!
Adieu, la douce connaissance!
Je vous quitte... mais tristement;
Et toujours j'aurai souvenance
De mon billet de logement. —

Parbleu, qu'il eut bonne mémoire!...
Notre soldat est officier...
En attendant les jours de gloire,
Monsieur vient de se marier.
Et comme tout cela s'enchaîne!...
Ce dont il est le plus content,
C'est que Rose est son capitaine...
Son capitaine commandant.

La fête des petits enfants

A MADEMOISELLE SELIGEER DE DURBUY

Air: *du partage de la richesse*

Voulez-vous savoir un doux rêve
Qu'un pauvre fou fait quelquefois
Dans sa chambrette, ou sur la grève,
Dans la bruyère ou les grands bois?...
Eh! bien, quand la Noël arrive,
Il voudrait voir tous les enfants
Saluer de leur voix naïve
Jésus à ses premiers moments.

Oui, certes, l'heureuse naissance
De l'immortel enfant de Dieu
Par la candeur et l'innocence
Devrait se fêter en tout lieu;
Car Jésus, dans sa parabole,
Dit que les humbles, les petits,
Auront au front une auréole
Et seront grands en Paradis.

Voyez-vous, au mois de Décembre,
Quand mugit le vent furieux,
Dans une chaude et vaste chambre
Un beau cercle d'enfants joyeux?
Riches, pauvres, là, tous ensemble
Devant l'image du Sauveur,
Diraient: « c'est lui qui nous rassemble... »
Enfants, oui, c'est le doux Seigneur!

C'est lui... dans ses langes infimes,
Mais dans sa sainte majesté,
Le Dieu des trois vertus sublimes...
La Foi, l'Espoir, la Charité!
Jésus qui, plus tard au Calvaire,
Ira s'immoler pour nous tous,
Sourit dans les bras de sa mère...
Beaux enfants, agenouillez-vous.

Et ces séraphins de la terre,
Sauront garder le souvenir,
De cette fête tutélaire
Qu'ils béniront dans l'avenir.

Les doux mots du Roi des apôtres,
Dans leurs cœurs seront burinés:
« Aimez-vous bien les uns les autres,
» Et vous serez prédestinés. »

Plus tard, avançant dans la vie,
Ils sauront fuir un double écueil...
Le pauvre oublia son envie,
Le riche oublia son orgueil;
Ils diront, l'âme émue encore
D'un sentiment délicieux:
« Nous nous aimions à notre aurore,
» En cheveux blancs aimons-nous mieux. »

Le linot de Durbuy

A MA SŒUR LAMBERTINE

Air: *Petits oiseaux cachés sous ma fenêtre*

Gentil linot, ô frêle créature,
Te souvient-il de ton buisson natal?...
Mon père, un jour, au sein de la verdure,
Vint te saisir, mais sans te faire mal.

D'oiseaux, de fleurs, de bonté, de tendresse
Il s'entourait dans son humble maison;
Oui, notre amour qui faisait sa richesse,
Était pour lui comme un vaste horizon.

A son foyer tu vins prendre une place...
Comme il t'aimait! tu le lui rendis bien;
Et nous aussi, ta douceur et ta grâce
Nous plaisaient tant, petit musicien!

Puis, pour montrer ta charmante science,
Tu retenais les airs du vieux soldat;
Et, sous son toit, bientôt avec cadence,
Tu les mêlais au bruit de son *vivat*.

Regrettes-tu les rochers, la prairie,
La liberté?... non; puisque, bien souvent,
Sitôt sorti de ta cage fleurie,
Captif heureux, tu nous reviens gaîment.

Témoin chéri de nos bonheurs d'enfance,
De notre amour, de nos jeux d'autrefois,
Chante plus bas la gaité, l'espérance...
Pour t'applaudir il te manque une voix!

Que de récits tout pleins de douces choses
Tu sais nous faire en tes chants gracieux!
Oui, tu naquis dans le buisson des roses,
Au doux printemps, quand souriaient les cieux.

Hélas! un jour ton chant eut moins de charmes!
Il rappelait un père qui n'est plus!
Nos cœurs saignaient et nous versions des larmes
En regrettant les beaux jours révolus.

La triste mort a frappé le grand chêne
Que l'humble oiseau salua mille fois!...
Petit linot, ah! réponds à ma peine...
Elle s'endort aux accents de ta voix.

A mes souscripteurs

Air: *Tè souviens-tu disait un Capitaine*

Recomptons bien... Certes, ce chiffre accuse
Un beau succès... deux mille souscripteurs!
Je crois rêver... eh quoi! ma simple muse
A su trouver le chemin de vos cœurs!
Quel doux émoi! quelle douce allégresse!
Un noble orgueil en mon âme est éclos...
Dans ce pays que j'aime avec ivresse,
Oui, mes chansons, vous aurez des échos.

Ma poésie est née à la frontière;
Elle a reçu le baptême des camps;
Mais, en rêvant sous la tente guerrière,
Elle écoutait les pipeaux de nos champs.
Par vous, soldats, cette Muse est, chérie,
Elle a traduit les mauvais en champ clos;
Elle a chanté gloire et chevalerie...
Oui, mes chansons, vous aurez des échos.

Sexe charmant, sur vos lèvres de rose,
Mes doux refrains vont donc s'épanouir;
Grâces à vous, un humble poète ose
Attendre en paix un riant avenir!
J'ai célébré les grandeurs de votre âme,
Ma Muse a dit qu'au-dessus des héros
La Charité souvent place la femme...
Oui, mes chansons, vous aurez des échos.

J'en ai l'espoir... à défaut de génie,
On trouvera dans mes modestes chants
La sainte Foi, l'amour de la patrie,
Et du foyer les attrait si touchants.
Certes, mon but est pur et méritoire.
Faire le bien, être utile à propos;
Si je l'atteins, c'est assez pour ma gloire!
Oh! oui, mes chants trouveront des échos.

Dieu! quel penser me fait courber la tête!
Méritent-ils ce sympathique essor?
Si des amis m'ont couronné poète,
Le public seul juge en dernier ressort.
La foi, l'honneur, la pitié, la tendresse
Ont débordé de mon cœur à longs flots...
Voilà, Messieurs, mes titres de noblesse!...
Oui, mes chansons, trouveront des échos.

J'y pense encore... hier soir, l'insomnie
Avait jeté la fièvre dans mes sens,
Quand tout-à-coup, une ombre, un doux génie
Vint m'aborder par ces mots caressants:
« Mon fils, ta Muse aussi chaste que fière
» M'enorgueillit dans les champs du repos!... »
Merci, mon Dieu, pour l'âme de mon père!
J'ai réveillé le plus doux des échos.

FIN

Table

Le facteur du régiment	3	Le myosotis	11	Le cheval de vigilante	19
La couronne de bleuets	3	Les feux follets	11	La fatalité	20
Saint Martin	3	La nuit	11	Les baisers	20
Retour à Durbuy	3	La ferme	11	Le violon	20
Le cheval de bataille	4	Le prêtre et le soldat	12	Le drapeau de régiment	20
Les trois grâces	4	Le nenni de la fauvette	12	Les feux du soir	21
La semaine	4	Couplets au bon curé de Bernissart	12	Le châtiment	21
Le chant de la fileuse	4	L'honneur de nos pères	13	Où l'on peut trouver l'amitié	21
Le chasseur	5	Dans la vallée	13	Les oiseaux	22
La fin de l'homme	5	Couplets à Benoît Quinet	13	Rêvez	22
La sœur de charité	5	L'étrange aventure	14	L'incendie	22
Les fils de la Belgique	5	Chanter est doux	14	Couplet à des jeunes gens	22
Les pieds marqués dans la neige	6	L'adoration des Mages	14	Le portrait de la grand'mère	22
A l'espérance	6	Mes arrêts	15	Le rossignol du camp	23
L'incrédule	6	L'hiver à Durbuy	15	Espoir	23
Les feux de la Saint-Martin	6	Il faut trinquer	15	Le vin	23
A ma pipe	7	Le livre d'heures	15	Couplet	23
L'amazone des Ardennes	7	Le sujet de rêverie	16	Le sentier	23
La muse ambitieuse	7	Pensée	16	L'enfant de troupe	24
L'alouette et les moineaux	7	La fermière	16	Les bois	24
Les vertus de Monsieur Chose	7	La musique des Allemands	16	Le foyer	24
Le mauvais riche	8	Secourons un vieux soldat	16	Ma gaité	24
L'Ardenne et Ferdinand Nicolai	8	L'avoine	17	Couplets à Antoine Clesse	25
A cheval!	8	La patrie	17	Simple légende	25
Le chant du peuplier	8	Adieux à l'hirondelle	17	Le régiment à la frontière	25
Fais ce que dois, advienne que pourra	9	Un soir d'août	17	Page de l'Imitation	26
Le regard de ma sœur	9	Le 2 janvier 1847	18	L'éclat d'obus	26
La vedette	9	Le chant de l'étendard	18	La prière	26
Le médecin de l'amitié	9	La mésange inquiète	18	Le billet de logement	26
Les sarcleuses	10	Le soldat d'aujourd'hui	18	La fête des petits enfants	27
La mort de l'Arabe	10	Ensemble je les ai vus	19	Le linot de Durbuy	27
La voix du cœur	10	Le nouvel an	19	A mes souscripteurs	27
Je n'aimerai que toi	10	Hercule	19		
La mésange	11	C'est à genoux	19		



Dessin de la Rue sur le Bâti à Durbuy réalisé le 22/06/1870 par Elisa Daufresne de la Chevalerie, de Durbuy, sœur d'Auguste. - Coll. Monique Thirion.